

Zeitschrift:	Revue vaudoise de généalogie et d'histoire des familles
Herausgeber:	Cercle vaudois de généalogie
Band:	27 (2014)
Artikel:	Notice généalogique d'une lignée d'horlogers combiers : les Le Coultre du Chenit
Autor:	Favez, Pierre-Yves
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1085154

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

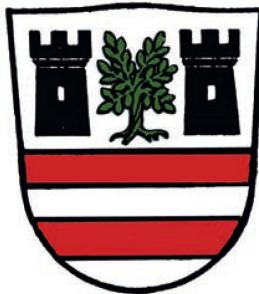
Notice généalogique d'une lignée d'horlogers combiers : les Le Coultre du Chenit

(branche de Chez-le-Capitaine)

Pierre-Yves Favez

Introduction

Venu pour cause de religion, la famille Le Coultre est implantée à la Vallée de Joux depuis 1558. Installée au début dans la région du Brassus, à la Fontaine-en-Planoz, puis au Crêt-des-Lecoultrie et enfin au hameau de Chez-les-Lecoultrie (attestation en 1611) dans le Bas-du-Chenit oriental, deux localités qui lui doivent évidemment leur nom, elle ne tarda pas à élargir son assise dans ce qui constituera bientôt la commune du Chenit, puis à essaimer hors des montagnes, en particulier sur Genève (société Natural Le Coultre fondée en 1859), le Pays de Vaud (région Aubonne-Gimel – d'où les autocars Lecoultrie à Gimel au xx^e siècle – et Lausanne en particulier) et Neuchâtel. Arrivée pour défricher, elle s'est d'abord consacrée à l'agriculture (Pierre I est qualifié de laboureur en 1582) et paraît s'être mise rapidement aussi à d'autres activités artisanales comme la verrerie et la métallurgie, se spécialisant par la suite dans la coutellerie et l'horlogerie – tout particulièrement la branche abordée ici. Et si certains exerçaient la profession d'instituteur, peu nombreux furent ceux qui se lancèrent dans les activités académiques – et encore tardivement, dans les cantons



Le Coultre
du Chenit

de Genève et de Neuchâtel. Rares furent ceux qui se lancèrent dans le notariat, mais avec une exception de marque, Abraham Le Coultre (1697-1775), qui fut aussi commissaire à terriers et héraudiste. En revanche, ceux qui s'intéressèrent à la fonction publique (administration, armée, justice, politique) furent nettement plus nombreux, plus particulièrement dans la branche dite de Chez-le-Capitaine abordée ici.

Provenance

Plusieurs hypothèses avaient été émises sur les origines de la famille Le Coultre (comme Briançon [Hautes-Alpes] et Tonnerre [Yonne]), mais la véritable provenance a été dénichée par Charles Roch à Genève dans deux documents de 1558, soit l'acte de réception à l'habitation de Genève de Pierre Le Coultre (II/1) du 4 avril et le contrat de mariage de sa sœur Jeanne (II/2) du 31 juillet : il s'agit de Lizy-sur-Ourcq dans le diocèse de Meaux en Brie, actuellement dans le département de Seine-et-Marne. On a toutefois pu penser à une origine légèrement différente en raison d'une mention relevée dans le premier acensement passé à Pierre dans la vallée de Joux le 22 janvier 1559, qui le dit venir «*de Lyle*»,

pays de France», interprété en 2007 comme étant un village voisin, Isles-les-Meldeuses (77440 Lizy-sur-Ourcq)... C'était tout simplement oublier l'évidence: Lizy-sur-Ourcq se trouvait dans la province de l'Île-de-France! D'où cette mention de Lyle... et nul besoin de chercher ailleurs.

Lizy-sur-Ourcq est donc bien le lieu d'origine de la famille Le Coultre, où elle n'aurait résidé que durant deux ou trois générations selon diverses suppositions. On a bien suspecté qu'elle pouvait avoir porté auparavant un autre nom et qu'elle pourrait être venue de Normandie (probablement à cause de l'usage de ce nom dans cette province), mais sans pouvoir en apporter d'autre preuve qu'un indice linguistique... Il convient toutefois d'être très prudent en la matière, car tous les porteurs d'un même nom commun ne sont pas nécessairement apparentés. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le nom de famille a disparu de Lizy-sur-Ourcq dès avant le xix^e siècle: une recherche sommaire menée à la demande de Raoul Campiche en novembre 1946 par Marcel Doniol, généalogiste à Paris, a montré que la famille Le Coultre n'était plus représentée à Lizy-sur-Ourcq (Seine-et-Marne) au xix^e siècle, car il n'y a trouvé aucune inscription de décès dès 1802; quant aux registres paroissiaux antérieurs, ils n'ont pas été consultés. Mais peut-être avait-elle déjà quitté les lieux au xvi^e siècle...

Dans l'état actuel de la recherche, il n'est donc pas possible de remonter au-delà d'Antoine (I/1), souche de toutes les familles homonymes de Suisse, quelles que soient leurs graphies.

Le patronyme : étymologie et graphie

Les formes anciennes du patronyme se rencontrent avec ou sans l'article, alors que le «l» vocalisé et devenu muet n'est pas toujours forcément présent; les formes primitives sont donc *Coultre* ou *Le Coultre*, voire *Coutre* ou *Le Coutre* (la fusion de l'article avec le nom

est postérieure et ne commence à se généraliser qu'au xviii^e siècle): nous sommes donc forcément en présence d'un nom commun. Le sens principal, bien attesté au xv^e siècle, est celui de «couteau» ou de «soc» de charrue, *coutre de charrue*, servant à fendre verticalement la terre: un tel nom, qui convenait parfaitement au laboureur qu'était Pierre I en caractérisant sa profession, aurait donc pu être également donné figurativement à une personne au caractère aiguisé et tranchant – soit un patronyme aussi bien porté par des gens actifs dans la forge et la coutellerie au xviii^e siècle... Mais ce terme a encore d'autres significations: on le rencontre ainsi dans la France du xvi^e siècle avec les sens de «sacristain», «bedeau», «croque-mort», ce qui a amené Charles Roch à penser que des membres de la famille ont pu exercer la fonction de clerc à Lizy-sur-Ourcq... et dans ce contexte on ne peut s'empêcher de penser de nouveau à Pierre I qui devient chantre au Lieu peu après son arrivée!

Influencés par la proximité phonétique, d'aucuns ont aussi pensé que ce patronyme devait dériver du coudrier, ce qui est évidemment erroné – ce dernier se retrouvera néanmoins dans l'héraldique où cette essence joue un rôle important comme armes parlantes. Ainsi que nous le verrons en abordant cette question, si Jean Heberlé, l'arpenteur et héraldiste effronté (le mot est de Galbreath), s'est un temps rallié à cette option (toutefois sans armes parlantes), il a également évoqué une autre origine en créant des armoiries parlantes en 1796, portant un voilier, soit «*cutter*» (qu'il baptise *coulter*), terme anglais également utilisé en français pour désigner selon Larousse un petit bâtiment à un mat chargé de six à huit canons... D'origine hollandaise mais vite adopté par l'Angleterre, ce navire rapide tire son nom de la manière dont son étrave fendait l'eau (*to cut*, couper): en cela, il se rapproche bel et bien du *coutre* ou *soc* déjà évoqué. Mais ce terme a dérivé dans notre langue en *cotre* (déjà usité au xviii^e siècle) et non en *coutre*: il s'agit donc là encore d'une étymologie fantaisiste, également

due à l'homophonie – outre le fait d'être trop moderne pour entrer en ligne de compte.

La double graphie en usage depuis le XVIII^e siècle, en un ou deux mots, voire en un mot avec une majuscule intermédiaire, n'allait pas sans entraîner des difficultés pratiques, notamment sur les plans administratif (état civil) et commercial (Registre du commerce). La graphie en deux mots étant principalement utilisée par la branche de Chez-le-Capitaine, celle-ci entreprit de mettre la question au clair au sortir de la dernière guerre. Dans un premier temps, l'archiviste et généalogiste Raoul Campiche (1879-1953) fut chargé en 1946 par un membre de la famille, Ernest Le Coultre (1876-1967) à Pully, de faire le point. Il récolta les anciennes attestations graphiques, se renseigna auprès du spécialiste de la Vallée, le professeur Auguste Piguet, consulta l'officier d'état civil du Sentier sur la pratique depuis 1821, interrogea divers membres de la famille sur leur usage personnel, et demanda à un généalogiste parisien, Marcel Doniol, qui avait repris le cabinet généalogique F. Fleurier, d'enquêter à Lizy-sur-Ourcq – mais ce dernier, sans remonter au XVI^e siècle, fit chou blanc, la famille n'étant plus mentionnée au XIX^e siècle. Ernest Le Coultre s'adressa alors aux Archives cantonales pour leur demander un rapport sur la question, rendu le 30 juillet 1948 par le directeur Louis Junod avec un arbre généalogique illustrant l'usage, réalisé par Hérald Jomini.

Mandaté par Ernest Le Coultre, Auguste Capt (1879-1959), avocat-conseil à Lausanne, ancien procureur général et président du Tribunal cantonal, adressa le 15 janvier 1950 une demande de rectification officielle du patronyme Lecoultre en Le Coultre pour les descendants directs vivants de Jacques-David Le Coultre, du Chenit (X/1), né en 1781 et décédé en 1850, au nombre de quarante-trois, dont deux à Lyon, en étayant son exposé de six documents :

1: Étude de l'orthographe du nom de famille Lecoultre ou Le Coultre, par M. Louis Junod, professeur d'histoire suisse et médiévale à l'Université de Lausanne, Archiviste cantonal de l'État de Vaud, 30 juillet 1948;

2: Étude de M. Charles-A. Roch, sous-archiviste de l'État de Genève, janvier 1919, sur «la famille Le Coultre, originaire de Lizy s/Ourcq, du XVI^e au XX^e siècle»;

3: Étude de M. Raoul Campiche, archiviste, Nyon, sur l'orthographe du nom Le Coultre, lettre du 31 mai 1947;

4: Déclaration de M. Auguste Piguet, ancien professeur au Collège du Chenit, membre de la Société vaudoise de généalogie, 4 juillet 1946;

5: Arbre généalogique établi par les Archives cantonales [Hérald Jomini], 30 juillet 1948;

6: Déclaration du Registre du commerce, bureau de la Vallée, en faveur de M. Auguste Capt, avocat-conseil, Lausanne.

Son argumentation convainquit le conseiller d'État Edmond Jaquet (1891-1979), chef du Département de justice et police, qui donna favorablement suite à cette demande le 13 février suivant. Cette décision fut communiquée à Auguste Capt par courrier du 21 février, en lui demandant de faire parvenir au Service de justice et législation les livrets de famille de tous les signataires mariés et un exemplaire de l'acte de naissance de tous les signataires célibataires, pour dresser une liste exacte des actes d'état civil à rectifier, ce qui prit quelques mois. Ce fut finalement le 18 octobre 1950 que le Département de justice et police ordonna d'apporter cette rectification par des notes marginales aux officiers d'état civil concernés. Dès lors, la graphie originale en deux mots avec deux majuscules est devenue officielle dans le canton de Vaud. Sauf exception, c'est donc celle que nous avons retenue ici.

Armoiries et devise

Depuis quand la famille Le Coultre porte-t-elle des armoiries? En 2000, Frits Le Coultre avait pensé que c'était peu après son installation au Chenit que Pierre I avait adopté des armes «*d'argent à deux fasces de gueules surmontées d'un arbre de sinople flanqué de deux tours d'or*». Il s'appuyait pour cela sur la publication d'Hector Golay qui présentait deux écus de cette famille avec la date de 1575 environ, l'un comme étant celui de la descendance de Pierre établi au Planoz en 1586 et l'autre comme celui de la descendance de Joseph établi au Bas-des-Mines (Solliat) vers 1600. Mais c'était commettre l'erreur fréquente de confondre la date de première mention de la famille avec celle de la création des armoiries! De fait, nous n'avons pas connaissance de leur apparition avant le XVIII^e siècle. Quoi qu'il en soit, ce sont bien les armes mentionnées dans l'une des éditions récentes de l'*Armorial général* de Johannes-Baptista Rietstap (nous ignorons laquelle: la seconde édition de 1884-1887 est muette sur les Le Coultre): «*d'argent à deux fasces de gueules accompagnées en chef d'un coudrier de sinople flanqué de deux tours d'or*».

Jean-Luc Aubert les a relevées sur un dessin à l'encre de Chine figurant dans une édition de la généalogie de Guillaume Aubert de 1910.

Mais c'est bien en effet au XVIII^e siècle, toutefois sans date précise, qu'apparaissent les armes usuelles de la famille Le Coultre (de la branche du Planoz, selon Golay), qui se blasonnent: «*coupé, au 1 d'argent à l'arbre (coudrier) arraché de sinople, accosté de deux tours crénelées de sable, au 2 fascé de gueules et d'argent de quatre pièces.*»

Nous n'avons pas découvert d'autres dates attestées pour ce blason que celle donnée par Charles-Philippe Dumont, qui l'a relevé (sans les émaux pour la partie supérieure du coupé) sur un cachet de 1858 de la collection Baron. Une gravure sur verre de la fin du XIX^e siècle donnée au colonel Eugène Lecoultrre (1856-1908), syndic d'Avenches, porte curieusement au 1 «*deux tours*

d'argent» et au 2 «*d'argent à deux fasces de gueules*», soit une variante très proche.

Une autre variante avec un fascé de gueules et d'azur se rencontre sur un dessin du XVIII^e siècle dû au commissaire Abraham Le Coultre (1697-1775), châtelain de Lavigny, repris sur des cachets de 1808 et de 1868, mais celui-ci ne figure pas dans son «*Armorial*» déposé à la Bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne. Ce sont aussi les armes de la branche hollandaise retrouvées au début du siècle dernier chez le bourgmestre de Bodegraven, Hendrik Le Coultre, et provenant de l'officine milanaise Bonacina avec la date de 1758. Pour Frits Le Coultre, cette date correspond au mariage aux Pays-Bas de son ancêtre émigré Moïse: ce serait à cette occasion que la commande aurait été passée à Milan...

Nous ignorons laquelle de ces deux variantes (qui ne diffèrent guère que par le choix des émaux) est la plus ancienne et nous nous bornerons à relever que le fascé de gueules et d'argent est plus agréable à l'œil que celui de gueules et d'azur. Ces armes se veulent parlantes, l'arbre étant identifié comme un coudrier que l'on croyait être à l'origine du nom de famille. On retrouve cette essence dans la devise due (selon Frits Le Coultre) au commissaire Abraham Le Coultre:

«MIEUX COUDRE QUE DÉCOUDRE»

Cette devise ne semble avoir été que très rarement utilisée.

D'autres armoiries, bien différentes et qui seraient également d'origine italienne, portent «*un barré de six pièces d'or et de gueules, au lévrier d'argent, colleté du même, issant, brochant*». Elles sont apparemment aussi parlantes, le lévrier devant évoquer le «chenil», étymologie inexacte de la commune. D'après Hector Golay, elles ont été relevées sur un cachet de 1860 conservé par la branche dite de Tivoli (qu'il donne comme descendant de Joseph).

Mais Frits Le Coultry a déniché au Marché aux puces de Genève des armoiries encore plus inattendues, produites par l'arpenteur Jean Heberlé (1754-1818), bourgeois de Rolle et heraldiste effronté (pour reprendre le mot de Galbreath) établi à Genève, qui n'hésitait pas à attribuer à des familles genevoises et vaudoises les armoiries d'illustres familles françaises notamment, relevées dans le dictionnaire heraldique de Pierre Palliot... à l'exception notable de ce cas particulier: les armes qu'il donne à la famille Le Coultry ressemblent fort (à l'exception des émaux) à celles de la famille Lemort à Bourges, qui porte «*de sinople au navire d'or, habillé d'argent*». Le certificat Heberlé de 1796 contient la mention suivante: «*Porte champ de Gueules soit rouge au Navire Coulter ou vaisseau de Guerre sur une mer d'argent. Le rouge représente l'élément du feu, ardeur, amour, courage. Le vaisseau signifie le nom, l'or représente la vertu, signe de Noblesse, de richesse. Famille très ancienne.*» Un langage typique du personnage: nous avons déjà vu ce qu'il faut penser de lui.

En revanche, Heberlé avait bien trouvé dans Palliot une source utilisable, soit la famille Du Coudray (où l'on retrouve donc le coudrier...), qu'il transforme en Le Coudré (un nom de Picardie) et assimile à la famille Le Coultry... Ces armoiries se blasonnent «*d'argent au lion léopardé de sable.*» Dans son *Armorial général de la Suisse romande*, Charles-Philippe Dumont les attribue à la famille Le Coultry du Chenit d'après un cachet non daté, tout en précisant que, d'après Palliot, il s'agit de celles de la famille Le Coudré...



Le Coultry
variante au lévrier 1860

Généalogies et homonymies

La généalogie est ici victime de l'incendie du Lieu de 1691, qui détruit les archives anciennes de la Vallée déposées dans cette église. Dès lors, les données conservées sont éparses, souvent lacunaires, et peinent parfois à être reliées entre elles – ce qui est le cas de la famille Le Coultry où la preuve formelle du lien entre les générations III et IV ne peut être apportée que de manière indirecte. À cela s'ajoute un autre souci: la difficulté pour établir une généalogie assurée gît dans les fréquentes homonymies provenant des parrainages issus des

proximes parents. Elles ne sont donc pas toujours simples à résoudre et se révèlent sources de nombreuses confusions. Comment distinguer entre les divers Abraham, David, Jaques, Simon, et autres Pierre contemporains? Même Auguste Piguet (*Chenit I*, t. 1, p. 84) n'est pas à l'abri, prenant ici manifestement le fils pour le père malgré le qualificatif (Pierre le jeune)... Nous espérons avoir évité cet écueil, sans toutefois pouvoir le garantir absolument.

Pour éviter une trop grande dispersion, nous avons choisi de nous borner à une généalogie linéaire et de ne mentionner la fratrie que pour les trois premières et les cinq dernières générations, ce qui laisse six générations (IV-IX) limitées à un seul individu. Le lecteur intéressé pourra trouver tous les éléments de références (sources, cotes, etc.) et de bibliographies liés à ces fratries, volontairement absentes ici, dans le dossier généalogique Lecoultry du Chenit aux Archives cantonales vaudoises, notamment dans les généalogies Dessemontet et Pellis, ainsi que – partiellement – dans les notes Favez.

GÉNÉRATION I

I/1. ANTOINE (vers 1500-avant 1558), allié Geneviève GUILBERT

Antoine Le Coultre devait vivre avec son épouse Geneviève Guilbert à Lizy-sur-Ourcq (diocèse de Meaux). Il y est apparemment décédé avant le 31 juillet 1558, date du mariage de sa fille Jeanne à Genève, où ses enfants avaient émigré en raison de leur foi réformée. Agriculteur et/ou artisan, financièrement à l'aise, en tout cas à l'abri du besoin, il avait su leur donner une bonne formation, comme en témoigne la carrière de son fils Pierre, devenu régent en charge des prières publiques peu après son installation à la Vallée de Joux en plus de ses activités d'agriculteur-défricheur et peut-être aussi de verrier.

GÉNÉRATION II
(issue d'Antoine I/1)**II/1. PIERRE I (vers 1530-1598/1599), allié 1559/1560 NN. CORCUL**

Natif de Lizy-sur-Ourcq (diocèse de Meaux, actuellement en Seine-et-Marne) d'après sa réception à l'habitation de 1558, Pierre doit être né vers 1530. On ignore quelle a pu être sa formation, si ce n'est qu'il était un réformé engagé. Il est reçu habitant de Genève le 4 avril 1558 ; son « hôtel d'habitation » est situé sur le lac, entre les places de Longemalle et du Molard, quand il y marie sa sœur Jeanne le 31 juillet suivant. Il devait être en contact étroit avec des coreligionnaires réfugiés comme Julien David, seigneur de Perron de Saint-Aubin-de-la-Pierre au pays de Normandie, et François Prevost, seigneur de Beaulieu en Poitou, tous deux actifs dans la verrerie et demeurant alors à Praz Rodet en la Vallée de Joux, où il était aussi venu résider quand il y est témoin le 3 novembre suivant d'un échange entre ces deux nobles. Le 22 janvier 1559 (avec complément du 23 janvier sur la dîme), François Prevost accense à Pierre Le Coultre,

du pays de Lyle en France (soit l'Ile-de-France), et à Nicolas Limière, dudit pays, un mas de terres, bois et marais audit Praz Rodet, mais le premier nommé cède sa part peu après à Guillaume Picot qui la revend à Claude Rosset (un mercier du Dauphiné résidant aussi à Praz Rodet) le 24 mars 1560. Deux éléments paraissent expliquer ce brusque changement de cap. Le premier est que la communauté du Lieu l'a engagé pour exercer la régence de son école (il est le premier instituteur connu de la commune) et tenir les prières publiques, ce qu'il a fait durant une dizaine d'années environ, apparemment de 1559 à 1568. Le second est l'acquisition le 3 mars 1559 d'un mas de terres et bois voisin à la Fontaine-du-Planoz par un Français natif du diocèse de Reims en Champagne devenu bourgeois de Lausanne, maître Michel Corcul (un patronyme synonyme de Courtecuisse, comme l'a pensé Hector Golay), dont il n'a pas tardé à épouser la fille. Mais l'éloignement du chef-lieu dans une région en voie de défrichement et de peuplement, aux voies de communication pratiquement inexistantes, ne permettait pas des trajets quotidiens et devait leur rendre la vie difficile¹. C'est sans doute pourquoi Pierre finit par résilier son engagement au Lieu pour se consacrer, avec son beau-père, à l'exploitation de leur domaine de Fontaine-du-Planoz. Quoi qu'il en soit, ils y résident tous deux quand ils acquièrent ensemble de la commune du Lieu le 25 mars 1568 un mas de prés, marais et bois sis Derrière la Combe du Moussillon. Pour avoir découvert les restes

¹ Le docteur Henri Pellis avait vu la difficulté : considérant que la localité du Lieu se trouvait à trois heures de marche de son domicile, il en avait conclu en 1966 que c'était sur place, à la Fontaine-du-Planoz, que Pierre I présidait aux cultes et donnait ses cours aux enfants du voisinage. Mais c'est oublier que la région était alors en plein défrichement, encore très peu habitée, et que ce n'est qu'au début du siècle suivant, en 1612, que le premier lieu de culte au Chenit sera provisoirement établi dans la maison de Joseph Meylan au Haut-du-Chenit. Les rares auteurs qui ont abordé la question, comme Rémy Rochat, sont du reste formels : c'est bien au Lieu que se tenait l'école ; et c'est donc bien au seul temple de la commune que Pierre présidait aux prières publiques. C'est notamment cette double activité de dix ans environ, pour laquelle il avait été reçu dans la communauté du Lieu, qui vaudra à ses fils l'octroi de cette bourgeoisie en 1612.

de deux verreries dans le secteur des Grandes Roches et relevant que le premier était qualifié de maître-artisan, Auguste Piguet a soupçonné qu'en plus de leur activité d'agriculteurs-défricheurs beau-père et gendre auraient également exercé celle de verriers ; seulement ces verrières ne sont pas datées et pourraient aussi bien être postérieures d'un bon siècle (les verriers Le Coultre de Berolle sont issus d'une branche du Brassus au milieu du XVII^e siècle). Le 9 août 1577, Michel Corcul (avec l'accord de son fils Zacharie moyennant 15 florins) cède sa part du domaine (partie nord, soit les trois huitièmes, avec la maison qui deviendra ultérieurement la Thomassette), comprenant un cheptel de 17 bêtes à cornes, à noble Samuel d'Aubonne, seigneur de Goumoëns et châtelain de Morges, pour le prix de 1 700 florins. Pierre poursuit seul son activité et le 28 mai 1579, la commune de Bursins lui amodie une partie de la montagne appelée Praz Rodet pour neuf ans. Après avoir réduit en culture les divers bois et possessions acquis à la Vallée, il demande à LL. EE. de Berne de ne pas payer davantage de dîmes que les autres habitants, mais seulement deux quarterons par pose, ce qu'il obtient le 2 juin 1580. On le retrouve de passage à Genève pour le mariage de sa fille Elisabeth, à laquelle il remet 150 florins de dot par contrat du 2 janvier 1582 ; Pierre *Lecoutre* est alors qualifié de laboureur en la vallée du lac de Joux à la Fontaine-du-Planoz près du Lieu. La même année, un inventaire des meubles du chalet de Praz Rodet est remis, apparemment en son absence, à [son fils] Michel – à l'occasion d'une nouvelle amodiation ? Il signe en tout cas un nouvel inventaire le 1^{er} septembre 1589 – à la fin de cette amodiation ? Le 25 mai 1593, il acquiert pour 345 florins la part du domaine de Fontaine-en-Planoz héritée par son beau-frère Zacharie Corcul, soit un huitième. Pierre meurt environ une douzaine d'années avant la réception de ses fils à la bourgeoisie du Lieu le 16 janvier 1612, soit avant le 16 mars 1599, date du laud d'une acquisition pour

la famille de son fils Pierre à Praz Rodet, soit probablement au cours de l'hiver 1598/1599. Il est la souche de la génération III.

II/2. JEANNE (vers 1536-1596), alliée 1558 Guillaume Madiot (vers 1534-1587)

En raison de son âge au décès, Jeanne (ou Jehanne) doit être née vers 1536 à Lizy-sur-Ourcq (dont elle est dite native dans son contrat de mariage). Probablement venue à Genève peu avant 1558 avec ses frère et soeurs, elle y meurt à 60 ans le 4 novembre 1596. Par contrat de mariage passé ès mains du notaire Jean Ragueau le 31 juillet 1558, elle épousa, dûment autorisée par son frère Pierre (qui lui alloue 15 écus de dot), leur père étant décédé, Guillaume Madiot, fils de feu Grégoire et de Girarde Tellier, natif d'Orléans, qui avait été reçu habitant de Genève le 21 août 1558. Après avoir été émailleur et formé quelques élèves, il se lança dans la profession d'orfèvre, associé à Pierre Chouet, et mourut à 53 ans le 21 juillet 1587 : il doit donc être né vers 1534. Il avait été parrain de ses nièces Madeleine, fille de Jean Godin et de Catherine Le Coultre, le 1^{er} décembre 1560, et Jeanne fille d'Antoine Favre et d'Elisabeth Le Coultre, le 2 octobre 1586.

II/3. CATHERINE (vers 1538-après 1563), alliée 1560 Jean Godin

Probablement née vers 1538, elle doit être venue à Genève avec ses frère et sœurs en raison de leur foi réformée après le décès de leur père, sans doute peu avant 1558. Elle épousa le 4 février 1560 en l'église de la Madeleine Jean Godin, un mercier natif de Pernay (arrondissement de Tours, canton de Neuillé-Pont-Pierre, département d'Indre-et-Loire), qui avait été reçu le 15 mai 1559 à l'habitation de Genève. Elle eut deux filles de cette union, Madeleine, baptisée le 1^{er} décembre 1560, femme, le 26 mars 1585, de François Fresnay, mercier, et Marthe, baptisée le 28 mars 1563. Sa trace se perd par la suite.

II/4. SIMON I (vers 1540-...) [?]

C'est une belle filiation hypothétique: le site Aubert suppose Simon I né vers 1540, mais son existence est pour le moins douteuse... Sans aucune attestation documentaire, il n'est connu que par la tradition familiale rapportée par Jules Le Coultre en 1912 et reprise par le docteur Henri Pellis en 1966. Selon celle-ci, Simon serait venu à la Vallée avec son frère Pierre, mais, ne pouvant supporter son rude climat, il serait parti pour l'Allemagne avant de s'établir aux Pays-Bas, à La Haye, où il aurait fait souche... Cette tradition nous paraît être née pour expliquer la présence des nombreux Le Coultre installés en Hollande – mais le plus souvent issus d'émigrations (notamment pour cause de service étranger) du XVIII^e siècle, alors que les sœurs de Pierre et deux des premiers enfants de celui-ci sont établis à Genève... On trouve, il est vrai, quelques cas de Le Coultre (ou patronymes approchants) en Hollande dès 1626, mais ils sont peu nombreux et sans lien apparent avec la famille qui nous occupe. Quant au prénom, il nous paraît être issu d'une confusion avec le fils homonyme de Pierre I, Simon II, qui est peu documenté (tout comme Pierre I et Pierre II ont été occasionnellement confondus).

II/5. PERRINE (vers 1540-...), alliée 1560 Simon DORQUEAUX

Probablement née vers 1540, elle doit aussi être venue à Genève avec ses frère et sœurs après le décès de leur père en raison de leur foi réformée, sans doute peu avant 1558. Le mariage de Perrine fille d'Antoine Le Coultre avec Simon fils de Pierre Dorqueaulx (ou d'Orquevaux, Dorquenautz) est bénit en l'église Saint-Pierre par Pierre Viret le 16 juin 1560. Simon Dorqueaulx, d'une famille de Meaux, avait été reçu habitant de Genève le 8 mai 1559 avec deux membres de sa famille; il est compagnon du métier de foulon. Leur fille Marie aurait été baptisée par Théodore de Bèze le 15 novembre 1559 (?), puis leur trace se perd.

**GÉNÉRATION III
(issue de Pierre II/1)****III/1. ELISABETH (vers 1560/1562-1632), alliée 1582 Antoine FAVRE (vers 1557-1617)**

D'après son âge au décès, Elisabeth devrait être née vers 1552... mais il ne peut s'agir que d'une approximation grossière comme il s'en produit parfois (cf. sa nièce Jeanne, née le 31 décembre 1606 et décédée à 90 ans le 12 juin 1688!). Elle doit donc plutôt être née une décennie plus tard, vers 1560 ou 1562, à la Fontaine-en-Planoz, voire au Lieu; en tout cas, son père est laboureur à la Fontaine-en-Planoz dans son contrat de mariage. Elle épouse à Genève en l'église de la Madeleine le 28 janvier 1582 l'orfèvre Antoine fils de feu Michel Favre, de Saint-Frojon en Lyonnais; selon son contrat du mariage du 2 janvier, son père lui avait alors remis 150 florins de dot. Antoine Favre, qui résidait naturellement rue des Orfèvres, s'est éteint à 60 ans le 1^{er} avril 1617 et sa veuve Elisabeth Le Coultre le 21 janvier 1632, âgée de 80 ans selon le livre des morts... ce qui n'est pas possible, nous l'avons vu. Le couple eut treize enfants, dont six garçons – mais un seul, Simon, se maria et la descendance masculine ne tarda pas à s'éteindre. Un autre garçon, Michel, fut mis en apprentissage le 20 mai 1617 chez le cousin Michel Madiot, fils de sa grand-tante Jeanne Le Coultre (II/2), puis chez son oncle Jean (III/3) le 15 mars 1619 – une affaire de famille donc...

III/2. MICHEL (vers 1564-1582/1600)?

Michel n'est connu que par un seul document: c'est à lui qu'un certain Maurice Corbet remet en 1582 l'inventaire des meubles de Praz Rodet, probablement consécutif à un abergement de Pierre I qui n'a pas été conservé (cf. l'inventaire des meubles du chalet de Praz Rodet signé par Pierre Le Coultre le 1^{er} septembre 1589: fin de

l'abergement?). Il ne peut par conséquent qu'être un fils de Pierre I (donc absent en cette circonstance), probablement l'aîné des fils, à placer ainsi entre Elisabeth et Jean, et sans doute décédé relativement peu après, avant 1600, voire avant 1589. Peut-être remplaçait-il son père, à Genève pour le mariage de sa sœur aînée en janvier 1582? On peut noter qu'il porte le prénom de son grand-père maternel Michel Corcul, qui a sans doute été son parrain.

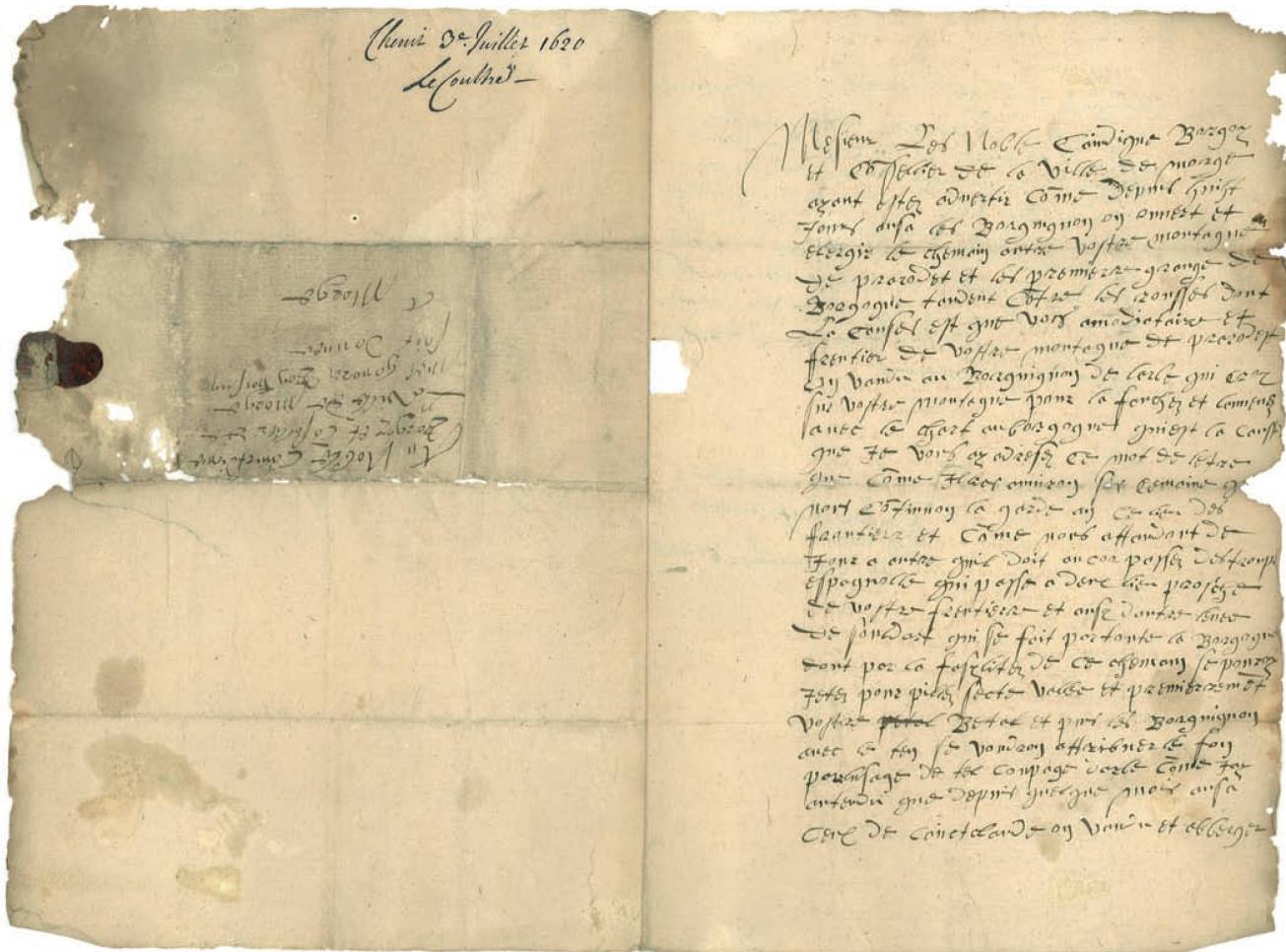
III/3. JEAN (vers 1568-1637), allié 1596 Sara DUNANT (vers 1575-1615/1618), puis 1618 Jeanne BONIPARTE (ou BONNEPART)

Vraisemblablement né à la Fontaine-du-Planoz vers 1568, Jean s'établit à Genève où il va donner souche à la première branche genevoise de la famille, éteinte en ligne masculine à la troisième génération. Maître orfèvre, il demeurait naturellement rue des Orfèvres; sa sœur Elisabeth plaça son fils Michel Favre en apprentissage chez lui le 15 mars 1619. Il loue encore trois chambres le 2 juillet 1633 dans une maison de la rue des Orfèvres moyennant 40 florins annuels et meurt à 69 ans le 27 octobre 1637 de difficulté d'uriner, après s'être marié deux fois, d'abord le 14 décembre 1596 (contrat du notaire Isaac Donzel du 15 décembre) avec Sara Dunant (ou Du Nant), fille d'honorables Antoine, maître orfèvre et bourgeois de Genève, dont il a eu neuf enfants, le dernier né le 7 juin 1615, puis le 20 septembre 1618 (par contrat du notaire Etienne Bon passé le 30 septembre) Jeanne, fille de feu César Boniparte (ou Bonnepart), de Novare, marchand et habitant de Genève, dont il a une fille, Jeanne, née le 3 juin 1619. Son cousin Michel Madiot, aussi orfèvre, fils de sa tante Jeanne (II/2), était l'un des témoins du second mariage. Il avait conservé des liens avec sa famille restée à la Vallée, ainsi qu'en témoigne sa présence comme témoin à l'obligation de 120 florins passée le 5 mai 1628 par son neveu Pierre (fils de feu Joseph), demeurant au Chenit, en faveur de

noble Louis Varro, [seigneur du Brassus], avec promesse d'hiverner un poulain pour lui.

III/4. PIERRE II (vers 1570-1628/1648), allié avant 1612 NN. GOLAY

Pierre pourrait bien être né aux alentours de 1570 à la Fontaine-du-Planoz, comme on l'estime généralement. Au décès de son père, il prend la direction du domaine familial: c'est comme responsable de l'hoirie qu'il acquiert le 7 mars 1599 de la commune de Bursins la partie septentrionale de ce qu'elle possédait à Praz Rodet vers l'Orbe, lieu-dit En Quinzon, puis qu'il prête reconnaissance, pour lui et ses frères indivis Joseph, Jaques et Simon, le 4 juillet 1600 en faveur de LL. EE. de Berne à cause de leur maison du lac de Joux (soit l'abbaye) pour leurs domaines de la Fontaine-en-Planoz et de Derrière-la-Combe-du-Moussillon. L'hoirie résidait évidemment à la Fontaine-en-Planoz; d'après le recensement du 21 novembre 1609, elle comptait vingt-deux personnes. Le 17 novembre 1611, il achète avec son frère Jaques (III/6) une part de la montagne de Bursins. Peu après, le 16 janvier 1612, il obtient la bourgeoisie du Lieu pour lui et ses frères Joseph, Jaques et Simon. Son fils Pierre-David a été le premier enfant baptisé au Chenit en 1612 dans la maison de Joseph Meylan au Haut-du-Chenit qui servait provisoirement de lieu de culte: Pierre était alors en effet pleinement engagé dans l'entreprise de la construction d'un temple au Sentier, dont il a été l'un des principaux promoteurs, ayant posé le premier jalon avec un voyage à Berne en mai 1610 et dont il a narré les péripéties dans un journal rédigé du 26 janvier 1614 au 5 avril 1628, mais remontant à 1609 (*Registre concernant la bâtie de l'église du Sentier et des ministres*); édifié en 1612-1613, le bâtiment ne deviendra paroissial qu'en 1704. Les gouverneurs Pierre le Coultr et Isaac Piguet en ont rendu les premiers comptes liés à sa construction. L'importance du rôle de Pierre dans la communauté, dont il est aussi l'un des douze conseillers, est



Lettre de Pierre II Le Coultrre à la Commune de Morges, le 3 juillet 1620, pp. 1,4.
 ACM (Archives communales de Morges), fonds ancien, cote AC 1 (série correspondance).

2 Daffodil Gunflint
Scamander et aff fromis
Bon Vanson
A. W. S. L. & G. C. G.

Lettre de Pierre II Le Coultre à la Commune de Morges, le 3 juillet 1620, pp. 2,3.
ACM (Archives communales de Morges), fonds ancien, cote AC 1 (série correspondance).

Transcription
par Pierre-Yves Favez

Références :

Document cité dans ACV, P Campiche 403, Notes complémentaires, p. 3 : 1620 juillet 3. Correspondance. Autographe de Pierre Le Coultre. Morges. – Archives communales Bleu C (Correspondance).

Il est aujourd’hui (26 juin 2015) classé ACMorges, AC 1, correspondance 1620, 3 juillet 1620 (lettre datée du Chenit et signée Pierre Le Coultre, adressée aux autorités de la Ville de Morges).

Suscription au dos (XVIII^e siècle?) :

Chenit, 3^e juillet 1620. Le Coultre.

Adresse (au dos, p. 4) :

Au Noble Cainctdique, Borgoy et Consellier de La Ville de Morge mes honorez Bon Voisain soit donnee a Morges.

Lettre (p. 1-2) :

Mesieur Les Noble Cainctdique Borgoy et Consellier de la Ville de Morge ayant estez advertir comme depuis huiht Jours ansa les Borguignon on ouvert et elergir le chemin entre vostre montagne de Prerodet et les premiere grange de Borgogne tendent contre les Rousses dont la causes est que vos amodiataire et freutier de vostre montagne de Prerodet on vendu au Borguignon de lerbe qui croy sur vostre montagne pour la fauchez et lennener avec le chart au Borgogne qui est la cause que je vous ay adresez ce mot de letre que comme Illias environ sis semaine q[ue] nous continuon la garde en ce lieu des frontieres et comme nous attandont de Jour a autre quil doit ancor passer des troupe espagnolle qui passe a deux lieu proche de vostre frontieres et ausy d'autre levee de souldart qui se fait par toute la Borgogne dont por la fasyliter de ce chemin se pourroy Jetez pour pillez secte vallee et premierrement vostre Betal et puis les Borguignon avec le ten se voudron attribuer le fon por l'usage de tel coupage derbe comme Jay entendu que depuis quelque mois ansa ceux de Canctclaude on vendu et abberger /page 2/ Jusques a la Grand Roche a des particulier don ansuite de ma charge de surveilance sur les frontieres et du zelle de bonne voyseinance que Jay a vostre endroit Je vous ay Bien vollu advertir affain que selon vostre preudance vous y pourez advisser dont je preie le Bon Dieu Messieur mes honorez Bon Voissain quil vous doinct a tout acroisement de ces cainct don et grasses et vous maintenir en sa sauve garde. Du Chenict le 3^e Jullet 1620 Vous demeurant

Vostre humble serviteur et affectionnez Bon Voisain,

(s) Pierre Le Coultre

confirmée par sa nomination de juge du Consistoire du Lieu en 1619. Dans la période troublée des débuts de la guerre de Trente ans, il est chargé de la surveillance des frontières du Chenit, comme en témoigne son rapport à la Ville de Morges du 3 juillet 1620, l'informant notamment de l'ouverture d'un chemin entre Les Rousses et Praz Rodet et son élargissement par les Bourguignons fin juin de cette année (pour l'achat et le transport par char de l'herbe de Praz Rodet) et évoquant la situation tendue de la région (levée de troupes et risques de pillage). On le retrouve en 1624 témoin d'une lettre de rente passée par la communauté de Vallorbe en faveur de LL. EE. de Berne, ainsi que dans une contestation en 1626 l'opposant avec David et Jonas Meylan à la commune de Vallorbe à propos d'un droit de bocherage et de charbonnage dans les forêts du Lieu. Il meurt peu après 1628 (signature de son journal le 5 octobre), selon Roch, en tout cas avant 1648 (mention le 23 septembre d'Abraham fils de feu honorable Pierre Le Coultre du Chenit). En 1686, la part de feu honorable Pierre, vivant juge consistorial, du pâturage de Derrière-la-Côte près de la Grande Roche est précisément avenue à son fils Abraham. Il avait épousé avant 1612 une demoiselle Golay: Pierre Le Coultre du Planoz et son beau-père Jean Golay l'aîné des Piguet-Dessous se sont en effet associés avec Etienne Doxat, banneret d'Yverdon, par convention du 16 novembre 1620 après son acquisition de la Ville de Morges du mas des Grandes Roches à Praz Rodet. Il est la souche de la génération IV.

III/5. JOSEPH (vers 1572-1612/1628), allié NN.

Second des quatre frères reçus bourgeois du Lieu le 16 janvier 1612, Joseph est donc cadet de Pierre et pourrait bien être né vers 1572. Vivant en indivision à la Fontaine-du-Planoz, comme le précise la reconnaissance prêtée par son frère Pierre en 1600, il fait donc partie des vingt-deux membres de la famille Le Coultre recensés le 21 novembre 1609. Il meurt avant le 5 mai

1628, date à laquelle Pierre fils de feu Joseph, demeurant au Chenit, passe à Genève une obligation de 120 florins en faveur de noble Louis Varro, (seigneur du Brassus), avec promesse d'hiverner un poulain pour lui, à laquelle son oncle Jean (III/3) assiste comme témoin. Il est entre autres aussi père de Bastian et d'Abraham, mentionnés en 1647 et 1648, le second étant qualifié de fils de feu Joseph le 30 septembre 1648. On ne sait qui il a épousé, mais en 1686, la part de pâturage de Derrière-la-Côte près de la Grande Roche avenue à fut honorable Joseph Le Coultre au partage de l'indivision est entre les mains d'honorable Simon-Pierre Meylan (un gendre?) et non d'un de ses fils.

III/6. JAQUES I (vers 1574-après 1612), allié NN.

Dans l'ordre de succession des frères lors de leur accession à la bourgeoisie, Jaques occupe la troisième place: il devrait donc être né sans doute aux alentours de 1574. Selon Lucien Reymond, c'est aux frères Pierre et Jaques que la commune de Bursins a cédé une part de sa montagne le 17 novembre 1611. On ne sait qui il a pu épouser, mais en 1686, la part de pâturage de Derrière-la-Côte près de la Grande Roche avenue à fut honorable Jaques Le Coultre au partage de l'indivision est entre les mains d'honorable Pierre fils de feu Abel Meylan, officier – un gendre?

III/7. SIMON II (vers 1576-après 1612), allié NN.

Simon étant le dernier des fils de Pierre dans l'ordre d'admission à la bourgeoisie du Lieu le 16 janvier 1612, on peut estimer qu'il devrait être né vers 1576. Il a long-temps vécu en indivision avec ses frères à la Fontaine-du-Planoz, comme l'attestent la reconnaissance de 1600, le recensement de 1609 et la réception de 1612. On ne sait guère autre chose de lui, mais il n'est pas impossible qu'en raison de leur homonymie l'un ou l'autre élément le concernant ait été attribué à son neveu Simon III (avec qui il a parfois été confondu), comme par exemple

la fonction de conseiller du Chenit lors de la création de la commune en 1646. On ignore avec qui il s'est marié, mais en 1686, la part de pâturage avenue à fut honorable Simon Le Coultre au partage de l'indivision est entre les mains de son fils honorable Pierre.

GÉNÉRATION IV
(issue de Pierre III/3)

IV/1. SIMON III (vers 1590-1646/1655), allié NN.

Simon III a été fréquemment confondu avec son oncle Simon II en raison de leur homonymie. Sa filiation n'est mentionnée nulle part, mais de nombreux indices le situent clairement comme fils de Pierre II, en particulier la transmission des biens fonciers de ce dernier à ses petits-enfants expressément dits fils de Simon, telle que décrite par Auguste Piguet, ainsi que la présence persistante à chaque génération de ses descendants directs dans différents offices de la fonction publique (gouverneurs, juges, justiciers, assesseurs consistoriaux, conseillers, etc.). Il pourrait être né vers 1590 ou peu après. Dans l'acte de partage de la commune du Lieu qui consacre la création de celle du Chenit le 16 octobre 1646, on compte au nombre des prudhommes et conseillers de la nouvelle commune un Siméon Le Coultre, qui doit être le fils de Pierre plutôt que son frère, probablement déjà défunt. Quoi qu'il en soit, il est décédé avant le 4 mai 1655, quand Abraham fils de feu Siméon se voit réclamer 10 florins par Abraham fils de feu Joseph, somme due comme charge-ayant de sa nièce pour solde de ses salaires pour services rendus. En 1667, une prononciation (confirmée en 1684) règle la question des maisons indivises entre ses trois fils Abraham (dit l'aîné, allié Susanne Reymond, décédé en 1697 dans une grande vieillesse, qui fut gouverneur du Chenit), Pierre (allié NN, décédé entre 1693 et 1697, assesseur consistorial du Lieu) et Jaques (allié Judith Meylan, décédé en 1694, qui suit), lequel avait cédé son tiers à

ses frères. Tous trois portent les qualificatifs d'« honorables et discrets » quand ils reçoivent le 1^{er} mars 1676 quittance de leur sœur Ève, femme de David Rochat du Chenit, pour sa part des biens délaissés par leur père. Cette fratrie eut encore quelques autres frères et sœurs, parmi lesquels Etienne, hôte au Lieu.

GÉNÉRATION V
(issue de Simon IV/1)

V/1. JAQUES II DIT « DISCRET » (vers 1625-1694), allié vers 1650 Judith MEYLAN (vers 1630-après 1696)

Fils de Simon, Jaques pourrait être né vers 1625 ; dans la plupart des généalogies, on lui attribue le surnom de « Discret » (il n'est d'ailleurs pas le seul à porter ce titre : les trois frères Abraham, Pierre et Jaques sont dits en 1676 « honorables et discrets »). Or le qualificatif d'« honorable » était en principe donné à une personnalité en vue de la communauté, et celui de « discret » généralement attribué à un officier ou huissier : les documents qualifient Jaques d'honorable dès 1666, puis de discret dès 1669 – sans doute était-il devenu alors lieutenant du Brassus (apparemment le premier à ce poste, selon Auguste Piguet), fonction qu'il paraît avoir exercée jusque vers 1675 ; en janvier 1674, il est encore justicier du Brassus et n'est par la suite plus qualifié que d'« ancien lieutenant du Brassus ». Il quitte alors cette région pour s'établir plus bas dans la Vallée, à Vers-le-Lac, lieu qui sera appelé ultérieurement La Golisse – ce qui en fait par anticipation le fondateur de la branche dite Chez-le-Capitaine (grade porté par son fils David VI/1), comme l'a relevé Henri Pellis. Il avait été en hoirie avec ses frères Abraham et Pierre, auxquels il avait cédé son tiers des maisons au plus tard en 1667, ce que confirme une prononciation de 1684. S'il se montre très actif dans la gestion de son patrimoine par de nombreuses acquisitions et ventes, Jaques s'implique aussi fortement dans

celle de sa communauté comme gouverneur du Chenit en 1672 (il doit alors faire deux voyages à Berne pour le compte des trois communes de la Vallée) et en 1688 ou 1689 (il est en procès avec Le Chenit à propos de la reddition de ses comptes de gouverneur en 1690). Quand la Cour de justice de la Vallée est établie le 16 mai 1687, il en est l'un des jurés ou justicier. En 1691, il dut y défendre son fils Benjamin, accusé d'être sorti du pays sans autorisation, alors qu'il se trouvait au service de LL. EE. à Genève dans la compagnie de M. du Rosay, capitaine d'une compagnie de fusiliers! On le retrouve en 1692 témoin au décret du testament de sa parente Marie Le Coultre, veuve de Jaques Reymond, «*parvenue à un âge de vieillesse assez avant*». Il fonctionne comme lieutenant substitué de ce corps en 1693, puis décède le 11 juin 1694, remplacé par son fils David. Il exerçait alors aussi la fonction d'assesseur consistorial du Chenit. Sa succession donne lieu à des partages entre ses enfants. Il avait épousé vers 1650 Judith Meylan, fille de l'officier Abel (décédé avant 1686) et de Louise Rochat (morte en novembre 1688). Née probablement vers 1630, sa mère lui avait donné prérogative par son testament du 26 mars 1675, ce qui n'alla pas sans entraîner des conflits familiaux. Judith disposait de biens propres, ce qui lui permit, le 4 octobre 1677, de vendre sa part du moulin de l'Orbe, soit un huitième, à honorable Jaques Rochat moyennant 1 110 florins de principal. Comme elle a ratifié un partage de la succession de son époux le 26 octobre 1696, elle est décédée ultérieurement. Parmi leurs enfants, on peut relever entre autres que David est devenu juge du Consistoire, capitaine et gouverneur du Chenit, Jaques capitaine, assesseur consistorial et gouverneur du Chenit, Daniel gouverneur du Chenit et Abel officier de milice à Lausanne et auteur d'une relation de l'arrestation du major Davel. Ajoutons seulement que le commissaire Abraham (1697-1775), châtelain de Lavigny et heraldiste, est fils du capitaine et assesseur Jaques et donc un neveu de David.

GÉNÉRATION VI (issue de Jaques V/1)

VI/1. DAVID (vers 1650-1733), allié avant 1678 Sara MIGNOT (vers 1655-1741)

Né vers 1650, David assiste fréquemment son père Jaques au moins dès 1686 dans les diverses procédures auxquelles il est mêlé, par exemple lorsqu'il intente une action contre les gouverneurs et conseillers du Chenit à propos de la reddition de ses propres comptes de gouverneur le 20 octobre 1690. Il est mentionné comme lieutenant dès 1691. Au décès de son père Jaques, il lui succède comme justicier du Chenit le 25 juin 1694. Il est à son tour gouverneur du Chenit en 1695 et 1710. En 1697, il est tuteur de sa tante Susanne Reymond, veuve de son oncle paternel Abraham l'aîné. Établi juge du Consistoire de la Vallée lors de sa constitution par brevet du 2 décembre 1701, il est aussi capitaine avant 1704. Le juge Le Coultre est capitaine et conseiller du Chenit quand il renouvelle son serment en février 1732. Il meurt peu de temps après, le 29 août 1733, après avoir testé le 4 juin à mains du notaire Rochat (testament non conservé). Ses trois filles, assistées du sieur Jaques Le Coultre, capitaine-lieutenant, leur oncle, et du sieur Daniel Nicole, assesseur consistorial, leur cousin, acceptent son contenu en faveur de leurs deux frères Jaques-David et David le 23 septembre 1733. On peut noter à ce propos que, leurs parents ayant décidé de donner leur part de leurs biens à leurs deux filles Susanne et Judith alliées Reymond, celles-ci avaient déjà reçu leur portion par suite du partage d'avec leurs frères effectué le 4 juin 1716, chacune touchant la somme de 1 850 florins, outre leurs trousseaux, vêtements, linges, vaches et génisses qu'elles avaient déjà reçus, les frères promettant en outre de livrer à ladite Susanne un habit et à ladite Judith une robe, ainsi qu'à chacune une génisse de 18 mois à la prochaine Saint-Michel... David avait épousé avant 1678 (naissance vers 1678/1679 de leur fille Susanne qui épouse un David Reymond entre mai 1698 et février 1699) Sara Mignot,

fille d'Abraham, officier (soit huissier) pour LL. EE. au Chenit (attesté comme tel par Piguet dès 1653), laquelle, probablement née vers 1655, meurt veuve au Sentier le 29 juin 1741. Piguet a relevé que le juge David Le Coultre à Vers-le-Lac comptait en 1730 parmi les grands propriétaires. C'est en raison de sa fonction qu'est née l'appellation Chez-le-Capitaine.

GÉNÉRATION VII (issue de David VI/1)

VII/1. JAQUES-DAVID I (vers 1680-1766), allié 1706/1707 Elisabeth GOLAY (1688- après 1729)

Né vers 1680 à La Golisse, Jaques-David apparaît le plus souvent sous ses doubles prénoms, mais parfois aussi seulement sous son prénom usuel de Jaques. Il est mentionné comme enseigne en 1721, lieutenant de milice du Chenit en 1724, capitaine et conseiller en 1738, puis accède au grade de capitaine de la Compagnie des restants du Chenit le 8 mars 1741. Il exerça également la fonction de gouverneur du Chenit en 1727 et 1743. Sans doute était-il aussi charpentier, car c'est lui qui établit, avec l'aide de ses deux adjoints Meylan, le plan du nouveau temple en 1725-1726 et en posa la charpente, puis en reconstruisit en 1749 l'aiguille ou dague. Quand se posa la question du logement de l'école en raison des importantes réparations qui devaient s'y faire en 1743, il accepte de loger maître et élèves chez lui à La Golisse, moyennant 22 florins 6 sous. Les divers emprunts qu'il a contractés révèlent qu'il devait disposer d'une assise financière solide. Capitaine et récemment nommé assesseur du Consistoire, il meurt au Sentier le 9 décembre 1766. Il avait épousé peu avant le 11 septembre 1707 Elisabeth Golay. Il doit s'agir d'Elisabeth, fille de Daniel Golay, baptisée au Sentier le 6 septembre 1688, ayant pour parrains Monsieur le juge Golay et les honorables Abraham Piguet et Abraham Perreaud, et pour marraines Elisabeth, femme du susdit Abraham Piguet, et Judith, femme d'Abraham Bovey. Elle est décédée après le 23 octobre 1729.

GÉNÉRATION VIII (issue de Jaques-David VII/1)

VIII/1. ABRAHAM-JOSEPH I (1711-1776), allié 1743 Susanne REYMOND (1722-1755)

Baptisé au Sentier le 5 février 1711, le catéchumène Abraham-Joseph est reçu à la communion le 17 avril 1717, le jour de Pâques. S'il porte usuellement le double prénom, on le rencontre aussi sous le simple prénom Abram, par exemple au décès de son épouse, Susanne Reymond, qu'il avait épousée au Sentier le 13 juillet 1743. Fille de Joseph Reymond du Crêt Meylan et d'Elisabeth Golay, elle avait été baptisée au Sentier le 11 janvier 1722; âgée de 38 ans environ, elle meurt déjà le 9 octobre 1755, après avoir donné trois fils et trois filles à son mari. Ce dernier meurt à son tour au Sentier le 21 mars 1776, âgé de 66 ans. Maréchal, Abram-Joseph avait installé une forge annexée à son domicile. Outre son activité de forgeron, il fut aussi agriculteur et apiculteur. Également capitaine de milice, il jouissait d'une bonne aisance: l'inventaire de sa succession, dressé le 4 mars 1782, laisse apparaître, après retrait des dettes d'un montant global de 19 703 florins 2 batz, un capital net de 16 937 florins 5 batz 1,5 denier de biens francs.

GÉNÉRATION IX (issue d'Abraham-Joseph VIII/1)

IX/1. ABRAHAM-JOSEPH II (1746-1814), allié 1779 Jeanne-Marie-Julie GOLAY (1752-1843)

Second fils d'Abraham-Joseph I, Abraham ou Abram-Joseph II est baptisé au Sentier le 26 octobre 1746, ayant pour parrains Abel fils de feu Moïse Golay et Abraham-Joseph fils de David Le Coultre (un cousin germain de son père), tous du Chenit, et pour marraine sa tante paternelle Sara Le Coultre. Catéchumène, il est admis à la communion à Pâques 1763. Attesté comme

maréchal, faiseur d'outil et coutelier, il reprend la forge paternelle et gère en outre avec son frère David-Abel (1753-1829) le domaine agricole familial, comme en témoignent des emprunts faits en 1787 et 1790 pour sa bonne marche. En août 1785, le foyer de l'assesseur Abraham-Joseph Le Coultre au Sentier Devant-la-Côte comprend neuf personnes. Soucieux de la formation de ses enfants, il place en 1795 son fils François (X/2) en apprentissage chez le maître horloger Philippe Aubert du Solliat. Conseiller du Chenit selon Pellis, il a en outre été assesseur consistorial de 1784 à 1798. Abram-Joseph est maréchal demeurant Vers-le-Lac (soit La Golisse) quand il y meurt le 14 juillet 1814 à 68 ans. Il avait épousé au Sentier le 21 janvier 1779 Julie Golay. Fille de Pierre-Moïse Golay du Chenit (1727-1803, qualifié d'ancien conseiller à son décès) et de Susanne-Marie Piguet, Jeanne-Marie-Julie, née le 4 septembre 1752, avait été baptisée au Sentier le 1^{er} janvier 1753, ayant pour parrains ses grands-pères paternel et maternel Daniel Golay et Joseph Piguet et pour marraine Jeanne-Marie Golay, puis reçue à la communion à Pâques 1767. Devenue veuve, Julie, qualifiée de rentière au mariage de son fils François (X/2), va s'établir entre 1822 et 1828 chez son fils Henri (X/7) à Genève ; elle meurt le 31 décembre 1843.

GÉNÉRATION X (issue d'Abraham-Joseph IX/1)

X/1. JAQUES-DAVID II (1781-1850), allié 1802 Louise-Catherine dite Lisette LE COULTRE (1779-1864)

Né le 23 janvier 1781, fils d'Abraham-Joseph, coutelier, Jaques-David est baptisé au Sentier le 11 février suivant, ayant pour parrains un frère de sa mère, Daniel Golay, et un frère de son père, David-Abel Le Coultre, et pour marraine la femme du premier parrain, Marianne Golay. Il est reçu à la communion à Pâques 1797. À côté de son métier de forgeron repris de son père, il s'occupe de son train de campagne (souvent confié à

sa femme et à ses enfants) et en particulier de ses abeilles qui selon ses dires lui auraient plus rapporté que toutes ses vaches. Il diversifie ensuite son activité en se lançant dans la fabrication de claviers pour boîtes à musique, puis de rasoirs, assisté de ses enfants. Domicilié Vers-le-Lac, il passe en novembre 1830 un contrat d'association avec son fils Antoine (XI/1) pour la fabrication de rasoirs, puis le façonnage d'acier pour horlogers, enfin la facture de fraises et pignons ; quand Antoine le quitte en 1833, il est remplacé par son frère Auguste (XI/4). Après avoir été boursier communal comme l'atteste son journal pour la commune de 1825, Jaques-David a exercé depuis 1827 la charge de conseiller municipal du Chenit. Il est qualifié de mécanicien quand il meurt au Sentier le 17 septembre 1850, âgé de 69 ans 8 mois environ. Après des annonces publiées le 25 juillet, il avait épousé le 20 août 1802 au Sentier une petite cousine, Louise-Catherine dite Lisette (diminutif de Louise) Le Coultre. Fille de David-Joseph Le Coultre du Chenit, régent au Sentier, et d'Anne-Catherine née Golay, Lisette était née le 17 août 1779, étant baptisée au Sentier le 2 septembre, ayant pour parrains Samuel de Joseph Piguet et Abel d'Abel Piguet, oncle de sa mère, et pour marraine Susanne-Louise Le Coultre, femme du premier parrain et sœur de son père. La fille du régent Le Coultre avait été admise à la communion à Pâques 1795. Devenue veuve, Lisette eut pour conseiller judiciaire son fils Auguste, municipal du Chenit comme son père ; à son décès en mars 1854, la Justice de paix du Chenit lui donne comme successeur le 25 mai son frère aîné Antoine, député et négociant en horlogerie. Femme de Jaques-David, fabriquant de rasoirs Vers-le-Lac, elle meurt à 85 ans le 2 février 1864. Il est la souche de la génération XI.

**X/2. François-Louis (1782-1829), allié 1815
Françoise-Louise-Elisabeth NICOLE (1793-1852)**

Né le 25 août 1782, François-Louis est baptisé au Sentier le 15 septembre suivant, ayant pour parrains Abram-Isaac et Abel Golay, frères de sa mère, et Elisabeth Le Coultre, sœur de son père. Par convenant passé par son père le 20 juin 1795 avec le maître horloger Philippe Aubert du Solliat, il avait été placé en apprentissage chez lui pour apprendre la profession d'horloger. Catéchumène, il est reçu à la communion à Pâques 1799. Par la suite, il se rend à Genève pour se perfectionner dans sa profession, y devient membre de la Société des Arts et s'établit comme fabricant de boîtes à musique: il y est le premier à avoir appliqué la fraise à la taille des lames pour obtenir un clavier d'un seul bloc dans les pièces à musique. Sa renommée était telle qu'il ne pouvait satisfaire aux commandes. Les annonces du mariage de cet horloger remarquable avec une Genevoise d'origine combière, Françoise-Louise-Elisabeth Nicole, âgée de 22 ans, fille de François Nicole, horloger, et de Marie née Magniet, du Chenit, publiées à Genève les 5 et 12 mars, ont aussi été expédiées du Sentier le 23 avril 1815, le mariage étant célébré à Genève le 28 juillet suivant. Fille d'un horloger réputé, elle était née en 1793; qualifiée en 1828 de piqueuse de cylindres, Louise survécut à son mari et meurt quai des Bergues 29 à 59 ans le 13 décembre 1852. La famille demeurait rue Rousseau 60 (quartier de Saint-Gervais), où il est mentionné en 1822 comme horloger en musique. C'est aussi à cette adresse que s'installe cette année-là son frère Henri, avec sa mère Julie née Golay. Comme l'a relevé sa nièce par alliance Zélie née Golay (XI/1), François et Henri «sont associés pour la fabrication de leurs pièces qui étaient renommées; ils sont arrivés à faire un piano remarquable par la beauté des sons bien arrangés, sans cordes, avec des diapasons, des aciers, les basses furent très difficiles à obtenir... Ce piano a été acheté par la duchesse d'Orléans». Mécanicien domicilié rue Jean-Jacques Rousseau 60, François meurt à 47 ans

le 17 décembre 1829 (témoin: son frère Henri, 37 ans, et son beau-frère François Reymond, 34 ans, tous deux aussi mécaniciens), laissant son frère Henri (X/7) prendre sa succession. Il avait eu une part importante dans l'éducation de son neveu Antoine (XI/1).

**X/3. Louise-CHARLOTTE (1784-1839), alliée 1806
Jaques-David MEYLAN (1781-1815), puis alliée 1816
Abram-Joseph PIGUET (1769-1842)**

Née au Sentier le 5 août 1784, Louise-Charlotte y est baptisée le 22 août suivant, ayant pour parrain et marraines son grand-oncle le lieutenant de justice et de milice Pierre Meylan et sa femme Catherine Piguet, ainsi que sa tante Susanne-Rachel Le Coultre, femme de Charles Meylan du Campe. Son prénom usuel est Charlotte, même si on la rencontre fréquemment avec les deux prénoms de baptême, comme lors de sa réception à la communion à Pâques 1800. De même que ses frères et sœurs, elle s'était formée dans l'atelier paternel, et sa tante par alliance Zélie née Golay (XI/1) la qualifie d'horlogère. Après annonces publiées en janvier, Charlotte épouse en premières noces le 20 mars 1806 au Sentier Jaques-David Meylan du Chenit (prénom usuel: David). Fils de Jaques-David Meylan et d'Anne-Judith née Golay, il était né au Solliat le 5 juillet 1781, étant baptisé au Sentier le 22 suivant; il est qualifié d'horloger demeurant au Solliat quand il y meurt à 34 ans le 30 mars 1815. Suite aux bans de mariage expédiés après publication le 22 avril 1816, elle se remarie, apparemment au Sentier, avec un autre horloger, Abram-Joseph Piguet du Chenit (prénom usuel: Joseph). Fils du sieur Abram-Isaac Piguet et de sa femme Louise Meylan, il était né le 25 juillet et avait été baptisé au Sentier le 10 août 1769. Une de leur fille meurt au Chenit le 8 avril 1826 et est ensevelie au Sentier. Le couple demeurait Derrière-la-Côte (Brassus), où ils décèdent, Charlotte à 55 ans le 29 juillet 1839, et son mari à 72 ans 6 mois 26 jours le 21 février 1842.

X/4. LOUISE-HENRIETTE dite LISETTE (1787-après 1814), alliée 1808 Henri GOLAY (1770-1813)

Née Vers-Chez-le-Capitaine (Le Chenit) le 7 juillet 1787, Louise-Henriette est baptisée le 19 juillet suivant, mais c'est sous le diminutif de son prénom usuel, Lisette, qu'elle est reçue à la communion le 25 mars 1803. Elle se forme dans l'atelier paternel comme polisseuse d'acier pour les cadratures, avant de se marier avec un horloger. Elle épouse au Sentier le 29 décembre 1808 Henri Golay du Chenit, demeurant au hameau des Piguet. Fils d'Elisée Golay, bourgeois du Chenit, et de Jeanne née Rochat, il était né en avril 1770, étant baptisé au Sentier le 10 mai 1770; Henri demeurait toujours au hameau des Piguet quand il décéda à 43 ans au Sentier le 13 juin 1813. Le docteur Pellis mentionne sa veuve en 1814.

X/5. JULIE-ANGÉLIQUE (1789-1832), alliée 1807 David-Louis-Samuel NICOLE (1789-1859)

Née à Vers-Chez-le-Capitaine (Le Chenit) le 10 mars 1789, elle a été baptisée au Sentier le 23 avril suivant; fille d'un assesseur consistorial, elle a eu pour parrains et marraine un autre assesseur, Samuel Aubert, avec sa femme Anne-Marie Meylan, ainsi qu'un justicier, Georges Nicole, fils du notaire et conseiller David-Moïse Nicole. Catéchumène, elle est admise à la communion le 18 mars 1804. Peu après, le 13 août 1807, elle épousa au Sentier un petit-fils du notaire et conseiller Nicole (soit un neveu de son dernier parrain), David-Louis-Samuel, fils de Charles-Frédéric-Victor Nicole, fondateur, et de Louise née Meylan. Angélique s'était formée comme polisseuse d'acier pour les cadratures et travailla comme telle dans la maison paternelle avant son mariage. D'après sa nièce par alliance Zélie née Golay (XI/1), elle «savait aussi travailler sur les musiques; c'est elle qui a fait le premier revolver et qui a été breveté à Paris» – mais le revolver à cylindres a aussi été attribué

à son frère Henri (X/7). Après son union, elle tint boutique, notamment pour subvenir à l'entretien de sa famille pendant les absences de son mari. Elle résidait à Genève, rue des Étuves 30, quand elle hébergea en 1829 son neveu Antoine (XI/1), qui étudiait alors à l'École d'horlogerie de Genève. De retour à la Vallée, elle meurt à 44 ans le 10 janvier 1832. Né au Sentier le 26 janvier 1789, son mari a eu une carrière pour le moins diversifiée: après avoir suivi les cours de l'Académie de Lausanne, il a exercé les fonctions de régent, tout en s'occupant d'horlogerie et de pièces à musique, ce qui l'a conduit à Genève, d'où il entreprit un voyage d'affaires en Amérique. De retour à la Vallée, il travailla comme architecte et devint voyer du district de la Vallée. Il est voyer et capitaine de chasseurs quand il meurt au Sentier le 24 juillet 1859. Notons encore que leur fille Louise-Victoire épousera en 1840 leur neveu Ulysse Le Coultr (XI/5) – on reste encore en famille...

X/6. SUZANNE-FRANÇOISE DITE FANCHETTE (1790-1853), alliée 1812 Abraham-David AUBERT (1782-1852)

Née le 27 décembre 1790 et baptisée au Sentier le 16 janvier 1791, Susanne-Françoise a été admise à la communion le 25 mars 1806. Le docteur Pellis lui attribue un troisième prénom, celui de Marie; mais son prénom usuel est Françoise: il n'est donc pas surprenant qu'elle soit généralement appelée sous son diminutif de Fanchette, que l'on rencontre quand elle est marraine de son neveu Auguste (XI/4) en mai 1811. Contrairement à ses frères et sœurs, elle ne s'est pas intéressée à l'horlogerie, mais, selon sa nièce par alliance Zélie née Golay (XI/1), «la Fanchette était bonne couturière pour habiller homme et femme». Après des annonces publiées au Sentier le 24 novembre et les 1er et 8 décembre 1811 (remises à l'époux le 26 janvier 1812 seulement), elle épouse le 4 mars 1812 au Lieu David Aubert du Lieu. Né au Lieu le 4 novembre 1782, fils d'Abraham et de Salomé née Nicole, Abram-David Aubert, agriculteur,

y meurt à 69 ans le 6 mai 1852. Sa veuve Fanchette le suit dans la tombe à 62 ans le 20 septembre 1853.

X/7. HENRI-JOSEPH-SAMUEL (1792-1856), allié 1814 Pauline-Marianne-Rosine CART (1796-1826), puis 1839 Christine MARTIN (1794-1839) et 1841 Marie-Philippine dite Aline DUPERRUT (1806-1851)

Né au Sentier le 23 mai 1792, Henri-Joseph-Samuel est baptisé le 23 mai; fils d'un assesseur consistorial, il a notamment pour parrain un autre assesseur, Samuel Reymond (et sa femme). Son prénom usuel est Henri (parrainage en 1813 de son neveu Ulysse, X/5), mais on le rencontre aussi sous ceux d'Henri-Joseph (parrainage en 1811 de son neveu Auguste, X/4) et même de Samuel, ce qui a conduit Charles Roch à en faire deux individus! Catéchumène, il est admis à la communion le 5 mars 1811. Coutelier, Henri se lance dans l'horlogerie, puis se spécialise dans la fabrication des boîtes à musique après s'être installé à Genève où il invente le revolver à cylindres (pièces à musique avec plusieurs cylindres de rechange, appelées par la suite pièces à revolver); sa nièce par alliance Zélie née Golay (XI/I) attribue toutefois cette création à sa sœur Angélique (X/5). Il s'était brièvement rendu dans cette ville en 1816 après le mariage de son frère François et s'y installe en juin 1822, rue Rousseau 60 (il y loge sa mère Julie née Golay dès avant 1828), puis déménage en 1836 à la rue Montbrillant au Petit-Saconnex, avant de résider (avant 1851) définitivement place Saint-Gervais 214, où il meurt le 23 octobre 1856. Horloger-mécanicien, il se met d'abord en affaires avec son frère François, puis continue seul après son décès en 1829; il est alors mécanicien, âgé de 37 ans. Zélie rapporte que les deux frères s'étaient «*associés pour la fabrication de leurs pièces qui étaient renommées; ils sont arrivés à faire un piano remarquable par la beauté des sons bien arrangeés, sans cordes, avec des diapasons, des aciers, les basses furent très difficiles à obtenir... Ce piano a été acheté par la duchesse d'Orléans*».

Le répertoire d'adresses de 1835 mentionne Henri comme fabricant de grandes boîtes à musique. Par la suite, il s'associe en août 1840 avec le fabricant de boîtes à musique Jean-François Granger (1801-1844): Lecoultr & Granger, fabricants de boîtes à musique, quai des Bergues 27; ce dernier comptera parmi les témoins de son troisième mariage. Fabricant de pièces à musique, il meurt à 64 ans au bas de la rue du Temple, place de Coutance (ou place Saint-Gervais 214), le 23 octobre 1856, sans héritiers directs, d'après le traitement de sa succession en Justice de paix du Chenit. Il avait épousé en premières noces au Sentier le 15 septembre 1814 Pauline-Marianne Cart, du Lieu. Née à la Fontaine-aux-Allemands (Le Lieu) le 5 janvier 1796, fille de David-Moïse et de Marianne née Piguet, elle avait été baptisée au Lieu le 31 janvier; le site Aubert et Jequier la dotent d'un troisième prénom, Rosine. Elle meurt à 30 ans à Genève, rue Jean-Jacques Rousseau 60, le 26 mars 1826. Henri était domicilié à Montbrillant quand il se remarie le 9 janvier 1839 au Petit-Saconnex avec Christine Martin, fille de Jean-Michel et de Jeanne née Lapierre, mais pour fort peu de temps: née le 11 mars 1794, elle meurt déjà le 29 janvier 1839 aux Planches de Montreux, soit trois semaines seulement après son mariage. En troisièmes noces, il épouse le 4 mai 1841 à Genève Marie-Philippine dite Aline Duperrut, fille de François, commis, et de Jeanne-Henriette née Maurer. Née à Genève le 6 janvier 1806, elle y meurt rentière, place Saint-Gervais, à 45 ans le 9 juin 1851.

X/8. JULIE-ELISE (1795-1796)

Née au Sentier le 22 décembre 1795, Julie-Elise fut baptisée le 17 janvier 1796, ayant entre autres pour parrain et marraine le régent Le Coultr et sa femme, parents de sa future belle-sœur Lisette (qui épousera en 1802 Jaques-David X/1), mais elle mourut déjà le 10 juin 1796.

X/9 et X/10. Mort-nés (1797)

Deux jumeaux enfants de l'assesseur Le Coultre nés le 11 avril 1797 et morts le jour même sans avoir été baptisés.

GÉNÉRATION XI
(issue de Jaques-David X/1)

XI/1. CHARLES-ANTOINE (1803-1881), allié 1831 Julie-Zélie GOLAY (1810-1889)

Né au Sentier le 16 avril 1803, Charles-Antoine, usuellement appelé Antoine, y est baptisé le 8 mai, ayant pour parrains son grand-oncle paternel David-Abel Le Coultre et son oncle paternel François-Louis Le Coultre et pour marraines Julie-Jaqueline Le Coultre, sœur de sa mère, et Louise-Charlotte Le Coultre, sœur de son père. Catéchumène, il est admis à la communion le 25 mars 1820. Comme ses frères, Antoine s'est d'abord formé dans l'atelier paternel ; il est par la suite allé se perfectionner en 1828-1829 à l'École d'horlogerie de Genève, logeant chez sa tante Angélique (X/5). De retour à la Vallée, il s'associe en 1830 avec son père sous la raison Jaques David Le Coultre et Fils (contrat d'association du 1^{er} novembre), mais, en mésentente avec lui, il s'en sépare trois ans plus tard pour se mettre à son compte. Cet acte d'indépendance en 1833 est considéré comme l'élément fondateur de la maison Le Coultre. Travaillant dès ce moment avec son frère Ulysse dans la fabrication de pignons, il s'associe avec lui en 1842 sous la raison sociale Antoine Le Coultre & Frère. Le développement de la production permet la construction de la « maison neuve » en 1839-1840, combinant logement et atelier sous le toit ; la section fabrique sera agrandie par la suite, en 1867 et 1874. Les deux frères se séparent en 1849, Ulysse conservant la fabrication des pignons et Antoine celle des mouvements et finissages. Artisan de génie, il s'est attaché au

perfectionnement et au développement de ses outils de travail et de sa production, en inventant par exemple en 1844 le « millionomètre » : cet appareil, qui permettait des mesures au centième de millimètre (d'où son nom), apportait un degré de précision inouï pour l'époque et ne fut pas sans contribuer à l'introduction du système métrique dans l'horlogerie. Le couronnement vient en 1851, avec la consécration internationale : à la première Exposition universelle de Londres, Antoine voit ses produits primés avec l'obtention d'une médaille d'or. Il s'associe en décembre 1853 avec son gendre Jean Gallay sous la raison sociale Antoine Le Coultre & Fils, avec siège à Genève, mais les affaires tournent mal et il doit se résoudre à liquider cette société en 1859. Pour sauver ce qui peut l'être, il est contraint de s'entendre avec Auguste Borgeaud (1831-1878), de Pully, qui sera aussi colonel fédéral, pour constituer la société Le Coultre – Borgeaud et Cie à Yverdon le 20 octobre 1860. Celle-ci connaît une bonne croissance et voit en 1869 les trois fils d'Antoine, Elie, Paul et Benjamin, entrer pour un tiers dans l'association ; elle prendra fin en 1877 avec la retraite d'Antoine et le départ d'Auguste Borgeaud, pour être remplacée le 20 octobre par Le Coultre & Cie, les trois frères ayant repris l'actif et le passif de l'ancienne société. Antoine a aussi exercé parallèlement différentes charges publiques : vice-président du Tribunal civil de la Vallée 1846-1852 ; juge suppléant au Tribunal civil du district de la Vallée de Joux 1852-1857 ; député au Grand Conseil pour le cercle du Chenit 1852-1857 ; substitut du préfet du district de la Vallée 1858-1861. Au décès de son frère Auguste, il est établi conseiller judiciaire de leur mère Lisette le 25 mai 1854 ; il est alors mentionné comme député et négociant en horlogerie. Rentier, Charles-Antoine meurt en son domicile du Sentier le 26 août 1881 et son testament du 22 mars précédent est homologué en Justice de paix du Chenit le 5 mai suivant. Suite aux bans publiés en juin,

Antoine avait épousé le 28 juillet 1831 au Sentier une petite cousine, Julie-Zélie Golay, petite-fille de David-Joseph Le Coultre, régent de l'école du Sentier; comme l'a précisé François Jequier, le jeune couple est resté au «gros ménage» pendant deux ans jusqu'à la rupture de l'association Jaques David Le Coultre et Fils. Fille d'Abraham-Louis-Samuel Golay du Chenit, fabricant de balanciers, et de Julie-Jacqueline Le Coultre, Zélie était née au Sentier le 31 août 1810, étant baptisée le 6 septembre suivant, ayant ses grands-parents maternels pour parrain et marraine. Elle meurt au Sentier le 29 décembre 1889 et son testament en faveur de ses enfants est homologué en Justice de paix du Chenit le 11 janvier 1890. Il est la souche de la génération XII.

XI/2. JULIE-ROSINE I (1805-1810)

Née au Sentier Vers-le-Lac le 4 octobre 1805, Julie Rosine est baptisée le 27 octobre suivant, ayant notamment pour parrain et marraine David et Julie Golay-Le Coultre, ses oncle et tante du côté maternel. Elle meurt en bas âge, le 21 février 1810 déjà.

XI/3. JAQUES-LOUIS (1808-1824)

Né Vers-le-Lac le 9 juin 1808, Jaques-Louis est baptisé le 3 juillet suivant au Sentier, mais il mourra tôt, à l'âge de 16 ans, le 28 juin 1824.

XI/4. FRANÇOIS-AUGUSTE (1811-1854), allié 1837 Julie-Henriette REYMOND (1817-1859)

Né Vers-le-Lac (Le Sentier) le 23 avril 1811, François-Auguste, baptisé le 26 mai, ayant pour parrains et marraine ses oncle et tante Henri-Joseph (X/5) et Fanchette (X/6) et son grand-père maternel David-Joseph Le Coultre, est admis à la communion le 13 avril 1827. Succédant à son frère François, Auguste s'associe en 1833 à son père dans la fabrication de rasoirs, de fraises et de pignons et le façonnage pour horlogers. Ce fabricant de rasoirs a aussi

été membre de la Commission des écoles et conseiller municipal du Chenit jusqu'à son décès. Victime d'un accident survenu à Sainte-Croix en 1853 en rentrant d'Allemagne où il avait conduit son fils Louis, il meurt à 43 ans au Sentier le 14 mars 1854. Conseiller judiciaire de sa mère Lisette Catherine, il est remplacé en cette charge le 25 mai suivant par son frère Antoine, député et négociant en horlogerie. Auguste avait épousé au Sentier le 9 novembre 1837 Julie-Henriette Reymond, du Chenit (soeur du futur mari de sa sœur Rosine, XI/7), fille de Louis-Timothée, horloger, et de Lisette née Golay, née au Soliat le 5 novembre 1817, décédée au Sentier le 21 juillet 1859.

XI/5. FRANÇOIS-ULYSSE (1813-1895), allié 1840 Louise-Victoire NICOLE (1819-1884)

Né Vers-le-Lac le 16 décembre 1813, François-Ulysse a eu notamment pour parrain et marraine le 9 janvier 1814 son oncle Henri (X/7) et Marianne Cart du Lieu, sa future tante. Catéchumène reçu le 8 avril 1830, il débute sa carrière comme polisseur de montures de rasoirs, puis devient rapidement fabricant de pignons, travaillant dans ce domaine dès 1833 avec son frère Antoine, avant de s'associer avec lui en 1842 sous la raison sociale Antoine Le Coultre et Frère; ils se séparent en 1849, Ulysse conservant la fabrication des pignons et Antoine celle des mouvements et finissages. Après le décès de son frère Auguste en 1854, il devient le tuteur de ses neveux Louis et François. Il bâtit en 1860 sa maison, dite dans la famille «de l'oncle Ulysse». Il avait épousé le 9 octobre 1840 à Rolle sa cousine germaine Louise-Victoire Nicole du Lieu et du Chenit, fille de David-Louis-Samuel et de feue Angélique née Le Coultre (X/5), née au Sentier le 22 décembre 1819 et décédée au même lieu le 27 juin 1884. Propriétaire et fabricant de pignons, Ulysse meurt en son domicile du Sentier le

14 septembre 1895 dans sa 82^e année, laissant pour héritiers ses enfants et petits-enfants.

XI/6. DAVID-ELISÉE (1817-1876), allié 1844
Marianne-Rosine CAPT (1824-1900), remariée 1883
Jules-David AUBERT (1818-1893)

Né au Sentier le 7 février 1817, le catéchumène David Elisée est admis à la communion le 28 mars 1834. À l'instar de ses frères, il se forme à l'atelier familial, puis s'installe à son compte comme forgeron. Il épouse le 24 octobre 1844 à l'Abbaye Rosine-Marianne Capt, née à Derrière-la-Côte (Sentier) le 19 avril 1824, fille de Jaques-David Samuel et de Louise (ou Lise)-Nanette née Golay, qui lui donnera deux fils. Elisée meurt forgeron à La Golisse, Derrière-la-Côte (Sentier) le 24 février 1876, léguant tous ses biens à sa femme Rosine née Capt par testament homologué le 2 mars suivant. Sa veuve se remarie au Sentier le 29 décembre 1883 avec Jules-David Aubert, conservateur des charges immobilières et boursier communal, du Chenit, domicilié au Sentier, fils de défunt Abram-Elisée et de défunte Judith-Marianne née Goy, veuf de Marie-Louise née Rochat dès le 15 octobre 1882; selon Jean-Luc Aubert, il aurait été douanier. Né le 22 février 1818, il meurt rentier au Sentier le 19 juin 1893. Rosine décède le 11 avril 1900 au Sentier, Derrière-la-Côte.

XI/7. JULIE-ROSINE II (1819-1895), alliée 1840
François-Louis REYMOND (1815-1859)

Née Vers-le-Lac le 19 novembre 1819, Julie-Rosine est reçue à la communion au Sentier le 1^{er} avril 1836 et meurt de la grippe au Solliat le 1^{er} mars 1895. Elle avait épousé le 18 juin 1840 au Sentier son beau-frère François-Louis Reymond (frère de la femme d'Auguste, XI/4), fils de Louis-Timothée et de Lisette (ou Louise) née Golay, bourgeois du Chenit, domiciliés au Solliat.

Horloger fils d'horloger, François-Louis Reymond, né au Solliat le 3 octobre 1815, y décède le 2 mai 1859.

GÉNÉRATION XII
(issue de Charles-Antoine XI/1)

XII/1. LUCRÈCE-EUGÉNIE (1832-1833)

Née le 20 septembre 1832 au Sentier, Lucrèce-Eugénie y meurt à 6 mois déjà le 6 avril 1833.

XII/2. LOUISE-AUGUSTINE [-MARIE] (1834-1893), alliée 1853 Jean-François GALLAY (1819-1861)

Louise-Augustine est née au Chenit le 3 mars 1834. Si le docteur Pellis et le site Aubert lui rajoutent un troisième prénom, celui de Marie, c'est toutefois sous ces deux seuls qu'elle figure tant dans ses actes de naissance, de décès et d'annonces de mariage au Sentier les 22 et 29 mai et 5 juin 1853 que dans sa célébration aussi au Sentier le 16 juin suivant: Augustine épouse un horloger lié étroitement à l'entreprise paternelle, Jean Gallay. Citoyen genevois domicilié à Genève, Jean-François Gallay était né le 16 juin 1819, fils de Jean-Daniel, fabricant de ressorts, et de Françoise-Charlotte née Baudin. Il s'associe à son beau-père en 1853 pour dix ans sous la raison sociale Antoine Le Coultre et Fils, mais celle-ci prend fin en 1860 déjà, suite à graves difficultés financières. Cet horloger meurt peu après, à 42 ans, le 31 mars 1861. Avec le conseiller d'État Rodolphe Fontanet (38 ans), Jean Gallay, 37 ans, avait été témoin en octobre 1856 du décès de son grand-oncle Henri (X/7). Veuve et sans soutien, Augustine revient avec ses enfants à la «Maison neuve» chez son père qui prendra soin d'eux et établira ses petits-enfants. Elle meurt le 26 août 1893 au Sentier.

XII/3. JAQUES-FRANÇOIS-ELIE (1836-1840)

Jaques-François-Elie Le Coultre est né le 8 février 1836 au Sentier, Vers-le-Lac, où il meurt le 29 novembre 1840, âgé de quatre ans et demi.

XII/4. JULES-ISAAC (1837-1855)

Jules Isaac est né le 22 décembre 1837 au Sentier où il meurt à 17 ans le 5 février 1855; son père est alors qualifié de marchand horloger.

XII/5. ELIE-JAQUES (1842-1917), allié 1868 Clémentine-Elisabeth dite Elise RAAFLAUB (1849-1924)

Né au Sentier le 13 novembre 1842, Elie-Jaques meurt à La Gollisse (Le Sentier) le 2 mars 1917. Avec ses frères Paul et Benjamin, il est associé pour un tiers avec son père Antoine et Auguste Borgeaud de la Société en nom collectif constituée le 14 mars 1869 sous la raison sociale Lecoultre – Borgeaud et Cie. Cette association prend fin huit ans plus tard avec le retrait des deux membres seniors. Les trois frères reprennent alors, le 20 octobre 1877, l'actif et le passif de l'entreprise sous la raison sociale Le Coultre et Cie, société en nom collectif transformée en société anonyme en 1899 sous la raison S. A. de la Fabrique d'horlogerie Le Coultre et Cie. Outre ses fonctions directoriales dans lesquelles il fait montre d'une vision dynamique et moderne qui oriente le développement de son industrie, Elie est aussi longtemps resté le seul calibriste de la maison. Il est aussi l'auteur de différents écrits sur sa généalogie et l'histoire de l'entreprise familiale. Après annonces publiées au Sentier les 21 et 28 juin et 5 juillet 1868, il y épousa le 6 août 1868 Clémentine-Elise Raaflaub, de Gessenay (Berne) [en allemand Saanen], domiciliée à Genève, fille de Fréderich, cordonnier, et de Marie-Elisabeth née Baumann. Née à Genève, place du Bourg-de-Four 225, le 11 mars 1849, elle meurt à La Gollisse le 11 juin 1924, âgée de 75 ans. Il est la souche de la génération XIII.

XII/6. PAUL (1845-1912), allié 1878 Charlotte-Julie VIDOUDEZ (1854-1935)

Né au Sentier le 15 octobre 1845, Paul meurt intestat le 8 octobre 1912 à Locarno où il se trouvait en séjour. Il entre pour un tiers avec ses frères Elie et Benjamin dans l'association formée par leur père Antoine avec Auguste Borgeaud le 14 mars 1869 sous la raison sociale Lecoultre, Borgeaud et Cie, une association qui prend fin en 1877 avec la retraite d'Antoine Le Coultre et Auguste Borgeaud. Le 20 octobre de cette année, les trois frères reprennent l'entreprise sous la raison Le Coultre et Cie, société en nom collectif transformée en société anonyme en 1899 sous la raison sociale S. A. de la Fabrique d'horlogerie Le Coultre et Cie. Les annonces du mariage de Paul Le Coultre, fabricant d'horlogerie, avec Charlotte-Julie Vidoudez, de Clarmont, domiciliée à Vufflens-le-Château, fille de Jules-François-Rodolphe et de Lydie-Dorette née Matthey, née à Clarmont le 3 janvier 1854, ont été publiées à Vufflens-le-Château le 15 juin 1878, suivies du mariage célébré à Begnins le 28 juin; le 5 septembre, le mari reconnaît avoir reçu depuis moins de trois mois en trousseau et autres valeurs pour un montant de 8 780 francs. Charlotte Le Coultre-Vidoudez demeurait à Lausanne, avenue de Beaulieu 43, quand elle meurt à 81 ans le 18 novembre 1935.

XII/7. AUGUSTE-BENJAMIN (1847-1911), allié 1879 Julie-Emma GONSET (1858-1918)

Né le 27 décembre 1847 au Sentier où il décède fabricant d'horlogerie le 17 février 1911, Benjamin (prénom usuel d'Auguste-Benjamin) entre en 1874 comme voyageur dans la maison paternelle. Avec ses deux frères Elie et Paul, il est associé pour un tiers avec leur père Antoine Le Coultre et Charles Borgeaud de la Société en nom collectif constituée le 14 mars 1869 sous la raison sociale Lecoultre, Borgeaud et Cie. Suite

au retrait des deux associés seniors, les trois frères reprennent le 20 octobre 1877 l'entreprise sous la raison Le Coultre et Cie, société en nom collectif transformée en société anonyme en 1899 sous la raison S. A. de la Fabrique d'horlogerie Le Coultre et Cie. Par une annexe à ce contrat de 1877, ses frères autorisent Benjamin à s'occuper des intérêts de la Société pour l'exploitation des glaces des lacs de la vallée de Joux; il est l'auteur en 1887 d'un mémoire adressé au Grand Conseil sur la régularisation des eaux des lacs et l'utilisation industrielle des forces motrices, mais sa demande de la concession des Eaux de Joux lui sera refusée. Fabricant d'horlogerie, initiateur de diverses entreprises à la Vallée, il a été directeur des Glacières du Pont en 1887, membre du jury de l'Exposition universelle de Paris en 1900, président du conseil d'administration du Grand Hôtel du Pont, membre du conseil des Usines métallurgiques de Vallorbe, et bien sûr aussi président du conseil d'administration de la manufacture d'horlogerie, Société anonyme Le Coultre et Cie, jusqu'à sa mort. Benjamin Le Coultre a aussi fait partie de la commission nommée en 1889 par le Conseil communal du Chenit pour étudier la question de la création de tribunaux des prudhommes à la Vallée, qui sera refusée. Dans le domaine du sport, il fut l'un des promoteurs des patins d'acier en 1877 et l'introducteur du ski en 1896. Benjamin décède le 17 février 1911 au Sentier; il est qualifié de fabricant d'horlogerie quand son testament est homologué en Justice de paix du Chenit le 23 février suivant. Il avait épousé à La Chaux-de-Fonds le 3 septembre 1879 Julie-Emma Gonset, de Gessenay et La Chaux-de-Fonds, fille d'Albert et de Laure Soguel, née à La Chaux-de-Fonds le 19 septembre 1858. Veuve, on la retrouve actionnaire de Le Coultre & Cie en 1913. Elle meurt en son domicile de Trait, commune des Planches, aujourd'hui Montreux, le 17 janvier 1918, âgée de 60 ans.

XII/8. MARIE-ELISABETH (1851-1922), alliée 1881 Albert-Jules BOHY (1846-1933)

Née au Sentier le 24 novembre 1851, Marie-Elisabeth meurt à Genève le 17 mars 1922. Marie avait épousé au Sentier le 12 novembre 1881 Albert-Jules Bohy, de Bogis-Bossey, négociant à Nyon. Fils de Louis-Benjamin et de Sophie-Marie née Besançon, Albert était né à Nyon le 25 décembre 1846; représentant domicilié à Prilly (sans doute chez Louis Bohy, employé communal, La Villanette, chemin des Baumettes) et âgé de 87 ans, il décède à l'hôpital cantonal de Lausanne le 15 mai 1933. Il avait entrepris à Genève des affaires qui tournèrent mal («vermoutherie» de Champel); les cautionnements répétés dès 1888 de ses beaux-frères, principalement Benjamin et Paul, finissant par se monter à 60 000 francs en 1895, mirent la famille Le Coultre dans une position délicate.

GÉNÉRATION XIII (issue d'Elie XII/5)

XIII/1. LÉONTINE-ELISABETH (1870-1966), alliée Jean-François-Gaspard GOLAY (1863-1937)

Née au Sentier le 13 mai 1870, Léontine-Elisabeth meurt en 1966. Léontine avait épousé au Sentier le 3 juillet 1890 l'horloger Jean Golay. Jean-François-Gaspard Golay, fils de Louis-Vincent à David-Louis et de Marie-Françoise née Massy, était né au Sentier le 17 juin 1863. Fabricant de balancier, il compte parmi les administrateurs de Le Coultre & Cie en 1913. Jean Golay-LeCoultre est l'auteur en 1933 d'un *Historique de la maison LeCoultre & Cie*, travail dactylographié à l'occasion du centenaire de l'entreprise. Il a aussi été membre du Conseil général du Crédit Mutuel de la Vallée après en avoir été contrôleur des comptes. Il meurt au Sentier le 5 avril 1937 dans sa 74^e année. Le site Aubert lui donne les prénoms de Jean-Frédéric-Gaspard.

XIII/2. ANTOINE-CHARLES-ABRAM-DAVID-JOSEPH (1871-1917/1924), allié 1895 Louise MARGOT (1872-après 1924)

Né au Sentier le 29 juin 1871, Antoine-Charles-Abram-David-Joseph émigre aux États-Unis en 1891. Il épouse le 11 mai 1895 à Manhattan (New York) Louise Margot, de Sainte-Croix, fille de Charles et de Sophie née Papaux. Louise est née en 1872, mais pas à Vevey où ses parents résidaient à leur mariage en 1863. Le couple réside à Manhattan selon le recensement de 1910. Antoine meurt à New York entre mars 1917 et juin 1924; sa veuve lui survit.

XIII/3. FRÉDÉRIC-JAQUES (1872)

Né au Sentier le 8 juillet 1872, Frédéric-Jaques meurt peu après avant d'avoir été baptisé et sans être inscrit au registre des décès.

XIII/4. JULIETTE-HORTENSE-PAULINE dite CHRISTINE (1873-1956), alliée 1894 Charles-Henri LE COULTRE (1866-1954)

Née au Sentier le 29 juillet 1873, Juliette-Hortense-Pauline dite Christine y meurt le 4 mars 1956. Elle avait épousé le 11 avril 1894 au Sentier un cousin de son père, Charles Le Coultrre, petit-fils de François-Auguste (XI/4) et de Julie-Henriette née Reymond. Charles-Henri, fils de Jaques-Louis Le Coultrre (1838-1918) et de Louise-Olympe née Meylan (1841-1918), né Vers-le-Lac le 20 octobre 1866, meurt au Sentier le 15 janvier 1954. Banquier après avoir fait un apprentissage à la banque Dubochet à Montreux, il fut directeur du Crédit Mutuel de la Vallée de Joux pendant 60 ans (1888-1948), puis son administrateur-délégué. Beau-frère de Jaques-David, il a aussi été administrateur de Le Coultrre & Cie depuis 1899 et président du Conseil d'administration depuis le 29 mars 1911, réélu en décembre 1915, ainsi que membre du Conseil général

du Crédit foncier vaudois de 1934 à 1937. Conseiller communal, il avait également été député au Grand Conseil de 1918 à 1933. Il a légué mille francs à l'hôpital de la Vallée, au Sentier, et la même somme à la Société chorale du Sentier.

XIII/5. JAQUES-DAVID-ABRAHAM (ou ABRAM)-JOSEPH, soit JAQUES-DAVID III (1875-1948), allié 1901 Jeanne-Marguerite STOCK (1874-1945)

Fils d'Elie Le Coultrre et de Clémentine née Raaflaub, né au Sentier le 31 décembre 1875, Jaques-David-Abraham-Joseph (ou Jaques-David III) y meurt le 17 mai 1948. Il avait épousé le 15 avril 1901 à Morat Jeanne-Marguerite Stock dudit lieu. Fille de Jean-David Stock et de Caroline née Presset, née à Morat le 29 septembre 1874, Jeanne Le Coultrre-Stock meurt à Lausanne, avenue de Rumine 40, le 28 mai 1945. Après être passé par l'École industrielle de la Vallée de Joux, il se forme comme apprenti dans l'entreprise familiale de 1890 à 1895, puis à l'École d'horlogerie de Genève de 1895 à 1896 et s'engage alors dans Le Coultrre & Cie. Secrétaire du conseil d'administration en 1899, il est nommé directeur général de la maison le 1^{er} septembre 1906, dix ans après y être entré, et accède au conseil d'administration en 1912. Sous sa houlette, l'entreprise prend de l'ampleur, fournissant notamment Patek Philippe à Genève dès 1902 et Edmond Jaeger à Paris dès 1903, agrandissant l'usine en 1911. Actionnaire majoritaire, il impose ses vues en 1915, ce qui lui permet de diversifier la production et de s'implanter à l'étranger, en France, puis en Angleterre et aux États-Unis. Grâce à son distributeur Jaeger, avec lequel il s'associera en participation l'année suivante, il livre dès 1916 des compte-tours à l'aviation française. La maison produit vers 1930 la pendule Atmos, puis les appareils de photo miniatures Compass, et en 1936 la plus petite montre du monde, présentée à l'Exposition nationale de Berne de 1939. L'entreprise compte alors 1 800 ouvriers à Paris,

500 à Londres, 400 aux États-Unis et 700 au Sentier. Membre du Conseil général de la Banque cantonale vaudoise en 1941, il a aussi été dans celui du Crédit Mutuel de la Vallée. Il a été nommé docteur *honoris causa* de l'université de Lausanne en 1945. Il est la souche de la génération XIV.

XIII/6. MATHILDE-MARTHA (1880-1962)

Née au Sentier le 14 novembre 1880, Marthe-Mathilde-Elise meurt célibataire à La Gollisse le 4 janvier 1962, après quelques jours de maladie. Prénom usuel : Mathilde. Elle avait été fondatrice puis vice-présidente de l'Amicale des sourds, section de la Vallée.

XIII/7. GUSTAVE-JAQUES-LÉOPOLD (1883-1933), allié 1909 Rachel BRULÉ (1886-19..)

Né au Sentier le 2 août 1883, Gustave-Jaques-Léopold s'est formé dans la région et dans l'entreprise familiale avant d'aller se perfectionner à l'École d'horlogerie de Genève (classe de repassage en 1906 et de réglage en 1908). Régleur chez Le Coultre & Cie, Gustave compte parmi les administrateurs de 1913. Établi comme fabricant d'horlogerie à Genève avant 1917, il meurt à Chêne-Bourg le 9 juillet 1933. Cet horloger avait épousé à Nyon le 31 mars 1909 Rachel Brulé, de Lyon (Rhône), fille de Sébastienne Brulé, veuve de Pierre-Marie Desmurs, née à Lyon (sixième arrondissement) le 22 janvier 1886, qui survit à son mari.

GÉNÉRATION XIV (issue de Jaques-David XIII/5)

XIV/1. ROGER-JAQUES-ELIE (1902-1905)

Né le 9 mai 1902, Roger-Jaques-Elie meurt accidentellement le 21 juin 1905 d'une chute dans un puits situé dans le jardin de la fabrique du Sentier.

XIV/2. LAURE-JEANNE (1903-1930), allié 1929 Filippo-Ahavore-Orazio ZAPPI (1896-1948/1962)

Laure-Jeanne Le Coultre, née le 6 décembre 1903, épouse au Sentier le 9 mars 1929 un officier de marine italien, Filippo-Ahavore-Orazio Zappi, mais Laure meurt en couches à Hankow (Chine) le 17 octobre 1930. Filippo Zappi, fils de Pietro et d'Evira née Manauchi, était né à Mercato-Saraceno (Italie) le 25 novembre 1896. Selon Jequier, il est explorateur, mais il est qualifié de ministre en 1948 : il est donc aussi diplomate. F. Zappi-Le Coultre et sa fille Laurette se trouvent à Rome et Porto en 1945, puis Ph. Zappi-Le Coultre, ministre, et sa fille Laurette résident à Djeddah (Arabie) en mai 1948. Le veuf n'est plus mentionné dans le faire-part de la tante Mathilde en 1962, alors que sa fille est mariée à Giorgio Belloni à Padoue.

XIV/3. ROGER-JAQUES-ELIE (1906-1971), allié 1938 Gertrud KRIEG (19..-après 1971)

Né au Sentier le 19 mars 1906, Roger-Jaques-Elie Le Coultre, industriel et fabricant d'horlogerie, est décédé à Tübingen le 14 février 1971. Roger avait épousé le 9 juin 1938 Gertrud Krieg, une Allemande qui lui donna deux jumelles le 5 septembre 1942. Dernier membre de la famille dans la gestion de l'entreprise, il est nommé administrateur au décès de son père en 1948, puis président du conseil d'administration de la Fabrique d'horlogerie Le Coultre & Cie SA au Sentier dès 1951. Il a aussi été membre du comité du Touring Club suisse de 1939 à 1966 et président de l'Association suisse des manufactures d'horlogerie de 1967 à 1970, puis son premier vice-président dès 1970. Il s'intéressa aussi aux sociétés locales et fut vice-président des Courses nationales de ski du Brassus, membre du comité du Tennis-Club et de la Société de gymnastique. Il avait pour hobby les montres anciennes.

XIV/4. ANDRÉE-MARGUERITE (1908-1984), alliée 1932 Guillaume-Albert-Alfred dit Guy de Coulon (1902-avant 1967)

Née au Sentier le 1^{er} janvier 1908, Andrée-Marguerite Le Coultre épouse à Neuchâtel le 2 avril 1932 Guillaume-Albert-Alfred dit Guy de Coulon, né à Bevaix le 22 août 1902; la famille, qui comprend deux filles, est ensuite

domiciliée à Bâle. Mais elle est dite Andrée Le Coultre dans les faire-part de décès de sa mère en 1945, de son père en 1948 et de son frère en 1971... Andrée Le Coultre meurt au Sentier le 18 novembre 1984.

Pierre-Yves Favez

Pierre-Yves Favez, né en 1948 à Bâle, licencié en histoire médiévale de l'Université de Lausanne, est archiviste cantonal vaudois de 1983 à 2013. En 1987, il fonde le Cercle vaudois de généalogie qu'il préside en 1987-1990, 1997-1998, 2005-2006, et 2011-2012. Vice-président de la Société suisse d'études généalogiques de 1992 à 1998, il est l'auteur de nombreuses publications dans les domaines de l'histoire, de la généalogie et de l'héraldique.

Remerciements

Au terme de cette présentation, nous voudrions remercier M. Loïc Rochat, rédacteur de la *Revue vaudoise de généalogie et d'histoire des familles*, de nous avoir proposé ce sujet sur lequel nous avions travaillé par intermittence depuis une quarantaine d'années. Nos pensées reconnaissantes vont au professeur François Jequier qui nous avait engagé en 1973 comme étudiant-assistant pour un dépouillement des archives Le Coultre au début de ses recherches en vue de sa publication citée en bibliographie. Nous gardons aussi un bien agréable souvenir des nombreux entretiens enrichissants que nous avons eus avec feu M. Frits Le Coultre (1920-2011) dans les années 1990 quand il travaillait avec persévérance à sa généalogie familiale. Nous voulons encore adresser notre vive reconnaissance aux diverses institutions et à leurs personnels qui nous ont toujours témoigné un précieux soutien au cours de ces dix derniers mois plus spécialement consacrés à cet article, soit aux Archives cantonales vaudoises (notamment M. Jean-Luc Wermeille, bibliothécaire) et leur personnel de salle fortement mis à contribution – mais toujours avec le sourire, aux Archives d'État de Genève, en particulier M. Roger Rosset, archiviste-adjoint, et Mme Véronique

Probst Noir, archiviste, au Musée historique de la Réformation, sa bibliothécaire Mme Marianne Tsioli et son collaborateur M. Hervé Genton, pour leur aimable et gracieuse communication de la copie des documents Le Coultre conservée dans les Papiers Herminjard, à la Bibliothèque de la Bourgeoisie de Berne (Mme Annelies Hüssy) pour sa servabilité dans la mise à disposition de l'«*Armorial Lecoultre*», et aux Archives communales de Morges, où Mme Fabienne Chatelan, archiviste, n'a pas ménagé son enthousiasme et sa persévérance (efforts malheureusement pas toujours couronnés de succès) pour tenter de retrouver des documents qui ne se laissaient pas mettre la main dessus. Finalement, nous avons aussi bénéficié de la bienveillance de la maison Jaeger-Le Coultre qui nous a autorisé l'accès au fonds PP 117: Le Coultre & Cie. À tous, un très grand merci.

Remarque: Par manque de place, il a fallu renoncer aux sources et à la bibliographie accompagnant cet article. Celles-ci figurent toutefois dans le tiré à part déposé dans la bibliothèque des Archives cantonales vaudoises, intitulé: *Notice généalogique Le Coultre du Chenit, branche de Chez-le-Capitaine (descendance linéaire)*, 30 p.

